

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[L']ami des femmes [Document électronique] / Alexandre Dumas fils

ACTE I SCENE I

p55

*un salon à la campagne chez M et Madame
Leverdet. Au lever du rideau, Madame Leverdet
fait de la tapisserie. M Leverdet dort sur un
canapé, tournant le dos au public.*

Leverdet, Madame Leverdet,
un domestique, *puis* De Ryons.

Un Domestique, *annonçant.*

M De Ryons. (*il sort. De Ryons entre.*)

Madame Leverdet.

Ce n' est pas possible !

De Ryons.

C' est bien lui. Vous m' avez dit, chère madame, de
venir vous voir un de ces jours, de une heure à
deux. (*montrant la pendule.*) une heure juste.

p56

Madame Leverdet.

Il y a deux ans que je vous ai fait cette invitation,
et vous n' êtes jamais venu.

De Ryons, *lui baisant la main.*

je suis si occupé !

Madame Leverdet.

Vous n' avez rien à faire.

De Ryons.

C' est ça qui me prend tout mon temps. Comment va
M Leverdet ?

Madame Leverdet, *montrant son mari.*

vous voyez.

De Ryons.

Il est souffrant ?

Madame Leverdet.
Il dort-c' est une habitude-tous les jours une
heure, après son déjeuner.
De Ryons.
Alors, il faut parler bas.
Madame Leverdet.
Inutile. Rien ne réveille un savant qui dort.
De Ryons.
Et vous lui brodez des pantoufles.
Madame Leverdet.
Ce n' est pas pour lui, c' est pour M Des Targettes.
Charmant homme. Je le vois souvent au cercle.
Madame Leverdet.
C' est le plus ancien ami de mon mari.
De Ryons.
Et le parrain de votre fille.

p57

Madame Leverdet.
Justement ; il y a longtemps que nous ne l' avons vu,
M Des Targettes ; il doit avoir sa sciatique.
De Ryons.
Je ne sais guère comment il va. La dernière fois que je
l' ai vu, il dormait.
Madame Leverdet.
Avant le dîner ?
De Ryons.
Oui.
Madame Leverdet.
C' est son heure. C' est à cette heure-là qu' il dort ici.
De Ryons.
Il a bien fait d' en choisir une autre que M Leverdet.
Madame Leverdet.
Ils dorment quelquefois ensemble.
De Ryons.
Dans les bras l' un de l' autre ?
Presque. Ils s' adorent. (*M Leverdet fait un
mouvement.*)
De Ryons.
Voici M Leverdet qui se réveille.
Madame Leverdet.
Non ; c' est la demie qui sonne. Ah ! Mais, j' y pense,
vous arrivez on ne peut mieux, j' ai à vous parler
de choses sérieuses.
De Ryons.
Il y a donc des choses sérieuses ? (*un domestique
paraît.*)

ACTE I SCENE II

les mêmes, Joseph.

Madame Leverdet, *à Joseph*.

c' est vous, Joseph ? Est-ce que la comtesse est de retour ?

Joseph.

Oui, madame, et je vous apporte une lettre.

Madame Leverdet, *lisant la lettre*.

dites que oui. Certainement, je ne sors pas de la journée. Au fait, je vais lui écrire, -cela vaut mieux. - (*à De Ryons.*) vous permettez ?

(*à Joseph, en écrivant.*) vous êtes toujours content que je vous aie placé chez la comtesse ?

Joseph.

Oui, madame, et je vous en remercie.

Madame Leverdet, *avec curiosité*.

rien de nouveau ?

Joseph, *simplement*.

non, madame.

De Ryons, *qui, pendant ce temps, est allé jusqu' à la porte du jardin, à Balbine qu' on ne voit pas*.

bonjour, mademoiselle. Vous allez bien ?

Balbine, *du dehors*.

très-bien, monsieur, vous voyez. Et vous ?

ACTE I SCENE III

Les mêmes, *hors Joseph, puis Balbine*.

Madame Leverdet, *après que Joseph est sorti*.

c' est avec ma fille que vous causez ?

De Ryons.

Je pense. C' est avec cette demoiselle qui est en l' air.

Madame Leverdet, *regardant*.

mais elle est folle. (*appelant.*) Balbine !

Balbine, *du dehors*.

maman ?

Madame Leverdet.

Descends de cette balançoire !

Balbine, *au dehors*.

je ne peux pas l' arrêter.

De Ryons.

Elle a de jolies jambes, votre fille !

Madame Leverdet.
Voulez-vous vous taire !
De Ryons.
Pourquoi porte-t-elle des robes courtes ?
Madame Leverdet.
Elle en portera jusqu' à quinze ans, et elle n' en a
que quatorze.
De Ryons.
Et les robes courtes des filles font les jeunesses
longues des mères.
Madame Leverdet, *appelant de nouveau*.
Balbine, voyons ! (*à De Ryons.*) tâchez d' être
convenable, vous ne l' êtes pas toujours.

ACTE I SCENE IV

Les mêmes, Balbine.
Balbine, *entrant et courant embrasser sa mère*.
ah ! Que j' ai chaud !
Madame Leverdet.
Comment peux-tu te mettre dans cet état ? Où est ton
mouchoir ?

p60

Qu' est-ce que tu as dans ta poche ? (*elle fouille
dans la poche de sa fille et en tire une cravate.*)
Balbine.
C' est ma cravate, que j' ai ôtée.
Madame Leverdet.
Et puis ?
Balbine, *tirant un trousseau de clefs*.
et puis les clefs de mes tiroirs.
Madame Leverdet, *fouillant dans la poche de
Balbine et en tirant un livre*.
et ça ?
Balbine.
C' est mon livre d' anglais.
Madame Leverdet.
Un livre dans une poche avec... ?
Balbine, *même jeu*.
un morceau de pain pour les poules.
Madame Leverdet, *même jeu*.
et une pomme verte.
Balbine.
Pour moi, -j' adore les pommes vertes ! -du fil
rouge pour marquer les serviettes, mon couteau, une
boîte de plumes, un sou et la clef de la cave.
De Ryons.
Et votre mouchoir ?

Balbine.
Tiens ! Je n' en ai pas.
De Ryons.
Je m' en doutais. Dans les poches des petites filles,
on trouve tout, excepté leur mouchoir.
Madame Leverdet.
Ah ! Tu es bien fagotée.

p61

Balbine.
Je vais monter là-haut, me rarranger.
Leverdet, *sans se retourner*.
on ne dit pas monter *là-haut*, mademoiselle ma
fille. -Madame Leverdet ?
Madame Leverdet.
Mon ami ?
Leverdet.
Que la voiture soit prête à deux heures et demie
précises. Balbine sait que sa tante n' aime pas à
attendre.
Balbine.
Oui, papa.
Madame Leverdet, *à Balbine*.
laisse dormir ton père. Va étudier ton piano, et
habille-toi.
Balbine, *s' éloignant sur la pointe des pieds*.
au revoir, monsieur.
De Ryons.
Au revoir, mademoiselle. (*Balbine sort.*)

ACTE I SCENE V

les mêmes, *hors Balbine*.
Madame Leverdet.
Comment la trouvez-vous, ma fille ?
De Ryons.
Charmante. Vous n' avez que cette enfant ?
Madame Leverdet.
Oui.
De Ryons.
Et vous êtes mariée depuis ? ...

p62

Madame Leverdet.
Depuis vingt-deux ans. (*on entend la respiration
de M Leverdet, rendormi.*)

De Ryons, *regardant Leverdet.*

il y a bien de quoi dormir tant que ça !

Madame Leverdet.

Passons aux choses sérieuses pendant que nous sommes encore seuls.

De Ryons.

à propos, qu' est-ce que c' est ?

Madame Leverdet.

Voulez-vous vous marier ?

De Ryons.

Pardon, chère madame : à quelle heure le premier convoi pour Paris ?

Madame Leverdet.

écoutez-moi.

De Ryons.

Comment ! Il y a deux ans que je ne vous ai vue, je viens vous faire une visite de bonne amitié, par une chaleur de quarante degrés, je suis sans défiance, je ne demande qu' à rire un peu avec une femme d' esprit, et voilà comme vous me recevez !

Madame Leverdet.

Une jeune fille ravissante.

De Ryons.

Musicienne, parlant l' anglais, dessinant un peu, chantant agréablement, femme du monde et femme d' intérieur, au choix.

Madame Leverdet.

Jolie, élégante, riche, et qui vous trouve charmant.

De Ryons.

Elle a raison. Je ferais un mari charmant, moi : trente-deux

p63

ans, toutes mes dents et tous mes cheveux, c' est assez rare, par la jeunesse qui court ; orphelin, gai, soixante mille livres de rente en terres, je suis un excellent parti ; malheureusement, je ne me marie pas.

Madame Leverdet.

Parce que ?

De Ryons.

Parce que cela empêcherait mes études.

Quelles études ?

De Ryons.

Mes études sur les femmes.

Madame Leverdet.

Je ne comprends pas.

De Ryons.

Comment ! Vous ne savez pas que je fais de la femme mon étude incessante, et que je compte laisser des documents nouveaux et très-intéressants sur

cette branche de l'histoire naturelle, assez ignorée jusqu'à présent, malgré tout ce qu'on a écrit sur ce sujet. Je ne peux donc pas sacrifier l'espèce à l'individu. J'appartiens à la science ! Il m'est donc impossible de me donner tout entier, comme on doit le faire dans le mariage, à l'un de ces charmants et terribles petits carnivores pour lesquels on se déshonore, on se ruine, on se tue, et dont l'unique préoccupation, au milieu de ce carnage universel, est de s'habiller tantôt comme des parapluies, tantôt comme des sonnettes.

Madame Leverdet.

Alors, vous croyez connaître les femmes ?

De Ryons.

Je le crois. Tel que vous me voyez, au bout de cinq minutes d'examen ou de conversation, je puis dire à quelle classe de la société une femme appartient, bourgeoise, grande

p64

dame, artiste ou autre ; quels sont ses goûts, son caractère, ses antécédents, la situation de son esprit et de son cœur, enfin tout ce qui concerne son état.

Madame Leverdet.

Voulez-vous boire ?

De Ryons.

Pas encore, merci.

Madame Leverdet.

Alors, vous me connaissez, moi ?

De Ryons.

Ah ! Si je vous connais !

Madame Leverdet.

Et je suis ?

De Ryons.

Vous êtes une femme d'esprit. C'est pour ça que je viens vous voir (*à part.*) tous les deux ans.

Madame Leverdet.

Enfin, le résultat de vos observations, en général ?

Vous pouvez me le dire, puisque je suis une femme d'esprit.

De Ryons.

Le vrai, le vrai, le vrai résultat ?

Madame Leverdet.

Oui.

De Ryons.

C'est que la femme, celle d'aujourd'hui, est un être illogique, subalterne et malfaisant. (*en disant cela, il se recule comme s'il craignait d'être battu.*)

Madame Leverdet.

Alors, vous détestez les femmes ?

De Ryons.

Moi, je les adore, au contraire, mais de manière qu'elles ne puissent pas me mordre, -de l'autre côté de la grille.

p65

Madame Leverdet.

Ce qui veut dire ?

De Ryons.

Que je suis l'ami des femmes ; car je me suis aperçu qu'autant elles sont redoutables dans l'amour, autant elles sont adorables dans l'amitié, avec les hommes, bien entendu. Plus de devoirs, partant plus de trahisons ; plus de droits, par conséquent plus de tyrannie. On assiste alors comme spectateur, et même comme collaborateur, à la comédie de l'amour. On voit de près les trucs, les machines, les changements à vue, toute cette mise en scène éblouissante à distance et si simple de près. On se rend compte des causes, des contradictions, des incohérences, de ce va-et-vient fantasmagorique du cœur de la femme ; voilà qui est intéressant et instructif, on est consulté ; on donne des avis ; on essuie les larmes ; on raccommode les amants, on redemande les lettres, on rend les portraits, car vous savez qu'en amour les portraits ne sont faits que pour être rendus, et c'est presque toujours le même qui sert. J'en connais un que j'ai redemandé à trois hommes différents, et qui a fini par être donné au mari.

Madame Leverdet.

Et vous vous en tenez à la seule amitié ?

De Ryons.

à peu près. La Rochefoucauld a dit... (*il s'arrête.*)

Madame Leverdet.

Qu'est-ce que vous avez ? (*on entend un piano.*)

De Ryons.

J'écoute cette musique sentimentale et je trouve qu'elle fait bien sur le sommeil académique de M Leverdet.

Madame Leverdet.

C'est ma fille qui étudie.

p66

De Ryons.

Surveillez-la, votre fille ! Elle a trop de sentiment musical pour son âge.

Madame Leverdet.

Les enfants en ont aussi ?

De Ryons.

Les femmes ne sont jamais enfants. La Rochefoucauld a dit : " il est plus facile de rencontrer une femme qui n' a pas eu d' amant qu' une femme qui n' en a eu qu' un. "

Madame Leverdet.

La Rochefoucauld a dit cela ?

De Ryons.

Fiez-vous donc au grand siècle !

Madame Leverdet.

Alors ? ..

De Ryons.

Alors, je suis surtout l' ami des femmes qui ont eu un amant ; et, comme, suivant La Rochefoucauld toujours, elles ne s' en tiennent pas à cette première épreuve, un beau jour...

Madame Leverdet.

Vous êtes le second..

De Ryons.

Non, je n' ai pas de numéro, moi. Une femme bien élevée ne passe pas d' une passion à une autre sans un intervalle de temps plus ou moins long. Il n' arrive jamais deux accidents de suite sur le même chemin de fer. Pendant cette embellie, la femme a besoin d' un ami ; c' est alors que j' apparais. Je me fais narrer le malheur en question. Je viens voir la victime aux heures où le traître venait ; je la plains, je pleure avec elle, je la fais rire avec moi, et je le remplace peu à peu sans qu' elle s' en aperçoive ; mais je sais bien que je suis sans importance, que je suis une politique de transaction,

p67

un ministre sans portefeuille, une distraction sans conséquence ; et, un beau jour, après avoir été le confident du passé, je deviens le confident de l' avenir, car elle se met bientôt à aimer le second, celui qui ne sait rien, qui ne doit rien savoir, qui ne saura jamais rien, et à qui elle fera croire naturellement qu' il est le premier. Je m' éloigne alors pendant quelque temps, puis je reparais, tout neuf dans la maison. On me serre la main d' une certaine manière, tout est dit, et, quand plus tard la femme fait le bilan de son passé, et que la conscience lui crie plus de noms qu' elle n' en voudrait entendre, arrivée à mon nom, elle réfléchit un instant, puis elle se dit résolûment et

sincèrement à elle-même : " oh ! Celui-là ne compte pas. " je suis celui qui ne compte pas, et je m' en trouve très-bien.

Madame Leverdet.

Vous êtes tout simplement monstrueux !

De Ryons.

Mais non, mais non, mais non.

Madame Leverdet.

Il n' y a pas d' honnête femme, alors ?

De Ryons.

Si ! Plus qu' on ne le croit, mais pas tant qu' on le dit.

Madame Leverdet.

Vous en avez vu, enfin ?

De Ryons.

Jamais.

Madame Leverdet.

Comment ! Vous n' avez jamais vu de femme qui aime son mari, qui aime ses enfants et dont l' honneur est intact ?

De Ryons.

Si ! Mais ce n' est pas de la vertu, ça ; c' est du bonheur. C' est comme si vous me disiez d' admirer la probité de monsieur

p68

un tel qui a cinq cent mille livres de rente et qui n' a jamais volé, -depuis qu' il les a.

Madame Leverdet.

Malheureux ! Ingrat ! C' est la femme qui inspire les grandes choses !

De Ryons.

Et qui empêche de les accomplir.

Madame Leverdet.

Sortez d' ici, et que je ne vous y revoie plus !

De Ryons, *lui tendant la main.*

adieu, chère madame.

Madame Leverdet.

Je ne vous donne pas la main.

J' en mourrai de chagrin, voilà tout.

Madame Leverdet.

Savez-vous comment vous finirez ? à cinquante ans, vous aurez des rhumatismes.

De Ryons.

Ou une sciatique ; mais je trouverai bien une amie qui me brodera des pantoufles.

Madame Leverdet.

Pas même ! Et vous épouserez votre cuisinière.

De Ryons.

ça dépendra de sa cuisine. Adieu, chère madame.

Madame Leverdet.

Non, restez.
De Ryons.
Vous me retenez, prenez garde !
Je veux avoir votre dernier mot.

p69

De Ryons.
Il est bien simple. Il y a deux sortes de femmes :
celles qui sont honnêtes et celles qui ne le sont pas.
Madame Leverdet.
Sans nuances ?
De Ryons.
Sans nuances.
Madame Leverdet.
Celles qui ne sont pas honnêtes ?
De Ryons.
Il faut les consoler.
Madame Leverdet.
Et celles qui le sont ?
De Ryons.
Il faut les garantir.
Madame Leverdet.
Voilà autre chose !
De Ryons, *sérieux*.
il faut toujours empêcher ou essayer d'empêcher une
femme d'avoir un premier amant, parce que le premier
amant d'une femme est toujours un imbécile ou un
misérable.
Madame Leverdet.
Nous allons peut-être nous entendre ; mais c'est bien
difficile d'empêcher une femme d'avoir un premier
amant quand elle s'est mise en tête de faire cette
folie.
De Ryons.
Parce qu'on s'y prend toujours maladroitement. On
oppose à l'entraînement, à la passion, à la curiosité,
des raisonnements rebattus, des phrases centenaires,
des morales cacochymes. On lui parle de ses devoirs,
de sa conscience, de l'opinion du monde. Elle
se soucie bien de tout cela quand la folle est au
logis ! Autant jeter du bois dans le feu pour

p70

l'éteindre. Il y a d'autres moyens bien plus simples,
bien plus sûrs et bien plus amusants, dont elle ne se
défie pas.
Madame Leverdet, *avec curiosité*.

qui sont ?

De Ryons.

Qui sont... mon secret. Trouvons la femme d'abord, je montrerai mes moyens ensuite. Et puis il n'y a que moi qui sache m'en servir ; j'ai pris un brevet.

Madame Leverdet.

Voyons, si nous jouons une charade, dites-le. Qui êtes-vous ? Lovelace ou Don Quichotte ?

De Ryons.

Je ne suis ni l'un ni l'autre. Je suis un homme qui, n'ayant rien à faire, s'est mis à étudier les femmes, comme un autre étudie les coléoptères ou les minéraux. Seulement, je crois mon étude plus intéressante et plus utile que celle de cet autre, puisque nous retrouvons la femme à chaque pas ; c'est la mère, c'est la soeur, c'est la fille, c'est l'épouse, c'est l'amante ; or, il est important d'être renseigné sur l'éternel compagnon de sa vie. Maintenant, je suis un homme de mon siècle, ballotté d'une théorie à l'autre, ne sachant plus guère à quoi il faut croire, ni bon ni mauvais, plutôt bon, quand l'occasion se présente. Je respecte les femmes qui se respectent et je profite de celles qui se méprisent. Je ne sais pas pourquoi je ferais plus de cas de celles-ci qu'elles n'en font elles-mêmes. Ce n'est pas moi qui ai créé le monde, je le prends comme il est ; mais j'aime mieux en rire que d'en pleurer, et je me tire assez gaiement de la vie qui nous est faite, entre ma jeunesse qui a ses privilèges et ma royauté qui a ses exigences. Le jour où je trouverai une jeune fille qui réunira ces quatre qualités, bonté, santé, honnêteté, gaieté, le carré de l'hypoténuse conjugale, je brûle mes mois de service ; comme le grand docteur Faust, je redeviens jeune et je me donne à elle. Je la cherche inutilement. Si la

p71

jeune fille que vous me préparez, *et que je connais aussi bien que vous*, réunit ces conditions, ce que je ne crois pas, mais ce que je verrai bien vite, je l'épouse demain, ce soir même. En attendant, comme je n'ai rien à faire, si vous avez une femme honnête à sauver ou une femme compromise à distraire, je me recommande à vous.

Leverdet, *qui s'est éveillé, frotté les yeux et levé.*

deux heures ! Tout le monde est-il prêt ? (*voyant De Ryons.*) ah ! C'est vous, jeune homme ?

Je suis content de vous voir. Il y a longtemps que vous êtes là ?

De Ryons.
Je suis arrivé à une heure.
Leverdet.
Ah ! Mon pauvre enfant. Je vous demande pardon ; mais
j' ai travaillé toute la nuit.
De Ryons.
Qu' est-ce que vous cherchez encore ?
Leverdet.
Nous cherchons le moyen de faire de l' alcool avec du
charbon de terre et du sucre avec de la sciure de
bois.
De Ryons.
Et après ?
Leverdet.
Après, nous chercherons autre chose, et ainsi de
suite, pendant que vous développerez avec nos
femmes des théories sur l' amour.
De Ryons.
Vous nous avez donc entendus ?
Leverdet.
Parfaitement.
De Ryons.
Vous ne dormiez pas ?

p72

Leverdet.
Si ; mais sommeil d' institut, ça dispense de parler,
ça n' empêche pas d' entendre.
De Ryons.
Eh bien, vous, mon cher maître, vous qui savez tout,
qu' est-ce que vous pensez des femmes ?
Leverdet.
Demandez-leur ce qu' elles pensent de moi, ce sera
bien plus drôle.
De Ryons.
Madame Leverdet veut me marier.
Leverdet.
Elle a raison.
De Ryons.
Vous connaissez la jeune fille ?
Leverdet.
Non. Mais celle-là ou une autre, peu importe. Il faut
être marié comme il faut être vacciné. ça garantit.
Et, de toutes les folies que l' homme est appelé à
faire, le mariage est du moins la seule qu' il ne
peut pas recommencer tous les jours.
De Ryons.
Et si l' on ne peut pas vivre avec sa femme ?
On peut toujours vivre avec sa femme quand on a
autre chose à faire.
De Ryons.

Et si elle se sauve avec un monsieur ?
Leverdet.
Oh ! Le pauvre monsieur !
De Ryons.
Tout cela est charmant ; mais le mariage n' en est pas

p73

moins la plus lourde chaîne qu' on puisse attacher
à la vie de l' homme.
Madame Leverdet, *qui, pendant cette scène, a
donné des ordres et rangé le canapé sur lequel
dormait son mari.*
aussi se met-on deux pour la porter.
Leverdet, *prenant une prise de tabac.*
quelquefois trois.

ACTE I SCENE VI

Les mêmes, Balbine.
Balbine.
Me voilà prête. -ah ! Papa, tu sais bien,
Catherine, ma poupée, celle que tu m' as donnée, il y
a trois ans, le jour que tu as lu ton long discours
à l' académie, que tu m' as dit ?
Leverdet.
Quel français, mon dieu ! Eh bien, Catherine ? ...
Balbine.
Veux-tu que je la donne à ma maîtresse de piano, dont
c' est aujourd' hui la fête de sa fille ? Je ne jouerai
plus à la poupée, moi.
Leverdet.
Donne-la à qui tu voudras.
Balbine.
Merci, mon ange.
Leverdet, *à De Ryons.*
et puis il y a les enfants, et, les enfants, ça
console de tout.
De Ryons.
Excepté d' en avoir.

p74

Madame Leverdet, *à Leverdet.*
n' oubliez pas de passer chez M Des Targettes.
Leverdet.
Ah ! Oui, ce pauvre garçon ! Il n' a pas voulu se marier
non plus, celui-là. Et il se repent, allez ! Madame

Leverdet voudrait le marier aussi ; mais trop tard,
trop tard... heureusement, il nous a...
Balbine, *qui a regardé par la porte du jardin.*
maman, maman, la voiture de Madame De Simerose !
-papa, garde Catherine. *(elle sort.)*
vous verrez que nous ne sortirons pas. *(regardant la*
poupée, à De Ryons.) voilà un joujou qui est
bien fait, mais on pouvait faire mieux ; ainsi...
(il lui explique à voix basse les modifications à
faire.)

ACTE I SCENE VII

les mêmes, Jane De Simerose.
Madame Leverdet, *à Jane, qui entre accompagnée*
de Balbine, qu' elle embrasse.
faut-il faire la haie ?
Jane.
Il faut m' embrasser d' abord. *(elle embrasse*
Madame Leverdet.)
Leverdet.
Et moi ?
Jane.
Les deux mains pour vous.
Madame Leverdet, *présentant De Ryons.*
M De Ryons. *(Jane salue.)* et quand êtes-vous
arrivée ?

p75

Jane.
Ce matin, et ma première visite est pour vous.
(à Leverdet.) vous alliez sortir : ne vous
gênez pas. Deux femmes qui ne se sont pas vues depuis
six mois sont sûres de ne pas s' ennuyer ensemble.
(regardant Balbine.) ah ! Comme elle est belle,
cette chère enfant ! *(elle embrasse Balbine.)*
la voilà aussi grande que moi. *(Balbine l' aide*
à ôter son châle et son chapeau dans un coin du
théâtre.)
Madame Leverdet, *à De Ryons qui regarde Jane*
avec attention.
connaissez-vous cette dame ?
De Ryons.
Je ne l' ai jamais vue.
Madame Leverdet.
Avez-vous entendu parler d' elle ?
De Ryons.
Jamais.
Madame Leverdet.

Votre parole d'honneur ?

De Ryons.

Ma parole d'honneur.

Madame Leverdet.

Eh bien, renseignez-moi un peu sur son compte, que je voie si vous vous connaissez en femmes, comme vous le dites. *(pendant ce temps, Balbine est allée porter le châle et le chapeau de Jane dans la chambre voisine, et Jane cause avec M Leverdet devant la glace en arrangeant ses cheveux ; puis elle cause tout bas avec Balbine en regardant De Ryons.*

De Ryons.

Rien de plus facile ; c'est évidemment une femme du monde, une vraie, une grande dame, enfin.

Madame Leverdet.

à quoi le voyez-vous ?

p76

De Ryons.

à sa manière d'entrer dans un salon, de s'habiller, de parler, de tendre la main, c'est l'*a b c* de l'art.

Madame Leverdet.

Oui, c'est une femme du monde, très-bien née.

De Ryons.

Elle a été élevée à Paris ; mais elle est de race étrangère.

Madame Leverdet.

Qu'est-ce qui vous l'indique ?

De Ryons.

La façon dont elle vous a sauté au cou. Une française pure n'a pas de ces élans qui peuvent chiffonner un chapeau venant de chez Madame Ode, car son chapeau vient de chez Madame Ode.

Madame Leverdet.

Vous vous connaissez donc aussi en chapeaux ?

De Ryons.

Le chapeau, les bottines et les gants, toute la femme est là.

Madame Leverdet.

Son père était français, mais sa mère était grecque.

De Ryons.

Maintenant, elle est veuve ou séparée de son mari.

Madame Leverdet.

Qui vous le fait croire ?

De Ryons.

Personne ne lui a demandé des nouvelles de M De Simerose ; il faut qu'elle soit veuve ou séparée de lui.

Madame Leverdet.

En effet, elle est séparée du comte.
De Ryons.
Et c' est lui qui a eu les torts.

p77

Madame Leverdet.
Qu' en savez-vous ?
De Ryons.
Je vous connais. Vous ne la recevriez pas si c' était elle.
Madame Leverdet.
Allons, pas mal ! à présent, l' état de son coeur :
est-une femme à sauver ou à distraire ?
De Ryons.
Il faut pour cela qu' elle me parle, c' est dans la voix que ces choses-là se révèlent.
Madame Leverdet.
Elle s' approche justement de nous.
De Ryons.
Eh bien, je commence ! ... faites bien attention...,
ne perdez pas un mot... vous allez voir comment on devient l' ami des femmes qu' on ne connaît pas... c' est très-curieux.
Jane, à De Ryons.
Mademoiselle Leverdet vient de me répéter votre nom, monsieur, que je n' avais pas très-bien entendu.
Nous sommes presque de vieilles connaissances, si, comme je le crois, vous êtes parent du vicomte De Ryons qui a été consul en Grèce.
De Ryons.
C' était mon oncle, madame.
Jane.
Eh bien, monsieur, votre oncle a été un des témoins de mon père quand il s' est marié.
De Ryons.
Je suis très-heureux et très-honoré de ce précédent, madame, et... (*à Madame Leverdet, bas.*) faites attention ! (*haut.*) et il me semble maintenant que, moi aussi, j' ai déjà eu l' honneur de me rencontrer avec vous.

p78

Jane.
Je ne le crois pas, monsieur ; car, si nous nous étions déjà rencontrés, je vous aurais dit ce que je viens de vous dire.
De Ryons.

Mais peut-être alors, madame, ne connaissiez-vous pas mon nom. (*bas, à Madame Leverdet.*) suivez bien.

Jane.

Me voilà tout excusée, en ce cas, de mon manque de mémoire.

Madame Leverdet.

Il ne faut vous étonner de rien avec monsieur, chère amie ; il voit ce que les autres ne voient pas : monsieur est le diable.

Jane.

Je lui en fais mon compliment.

Madame Leverdet.

Et il dit la bonne aventure.

Jane.

Qui peut le plus peut le moins. Pour moi, j'adore les sorcelleries.

De Ryons.

Eh bien, madame, je vous dirais peut-être des choses extraordinaires, si vous vouliez.

Jane.

Je ne demande pas mieux.

De Ryons, *faisant un signe invisible à Madame Leverdet.*

savez-vous l'anglais, madame ?

Jane.

Oui.

De Ryons.

Veuillez donc me répéter en anglais les mots que je vais vous dire : " monsieur, à quelle heure arriverons-nous à Strasbourg ? " ne craignez rien, je ne suis pas fou.

p79

Madame Leverdet.

Je n'en jurerais pas.

De Ryons.

Bien distinctement, n'est-ce pas, madame.

Jane.

At what o' clock shall we arrive at Strasburg, sir ?

-est-ce cela ?

De Ryons.

Oui, madame, je vous remercie.

Jane.

Puis-je faire encore quelque chose pour votre service, monsieur ?

De Ryons.

Non, madame, merci, je sais ce que je voulais savoir.

Jane.

Et vous me ferez sans doute l'honneur de me le dire ?

De Ryons.

Certainement.

Jane.

Et je vous en serai très-reconnaissante, car je ne suis pas tout à fait de votre pays, et, si je comprends tous les mots de votre langue, je n'en comprends pas aussi bien toutes les finesses. Je le regrette, sachant que la plaisanterie française bien qu'elle ne soit pas toujours convenable, est presque toujours spirituelle. *(elle salue et s'éloigne.)*

Madame Leverdet.

Eh bien, mais, dites donc, il me semble que votre amitié commence mal.

De Ryons.

Vous verrez dans deux jours.

Madame Leverdet.

Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'anglais et de Strasbourg ?

p80

De Ryons.

C'est un de mes moyens.

Madame Leverdet.

Vous savez que je n'y comprends rien du tout.

De Ryons.

Je l'espère bien.

Madame Leverdet.

Et l'état de son cœur ?

Elle a aimé.

Madame Leverdet.

Qui ? Son mari ou un autre ?

De Ryons, *riant*.

il faut que je la voie à table, pour cela.

Madame Leverdet.

Alors, il faut vous inviter à dîner. Eh bien, allez-vous-en avec M Leverdet, et revenez dîner avec lui.

Leverdet, *à De Ryons*.

je vous attends.

De Ryons.

Me voici.

Leverdet, *à De Ryons, en montrant Madame De Simerose*.

la plus charmante femme de la terre !

De Ryons.

Alors, il faudra la sauver, celle-là.

Madame Leverdet.

S'il est encore temps. -viens, Balbine.

Balbine, *bas, à sa mère*.

ah ! Maman, j'oubliais de te dire, l'épileuse est là.

Madame Leverdet, *lui faisant signe de se taire*.

c'est bien ! C'est bien ! *(tout le monde sort, excepté Jane et Madame Leverdet.)*

ACTE I SCENE VIII

p81

Jane, Madame Leverdet.

Jane.

Qu' est-ce que c' est que ce M De Ryons ? Je ne l' ai jamais vu chez vous.

Madame Leverdet.

C' est un homme du monde qui a la manie de croire qu' il connaît les femmes et qui ne manque pas d' esprit. Vous ne l' aviez jamais rencontré ?

Jane.

Jamais, et je ne le regrette pas. Il ne me plaît guère.

Madame Leverdet.

Pourquoi ce brusque retour dont je me réjouis, mais dont vous ne disiez rien dans votre dernière lettre ?

Jane.

Je m' ennuyais.

Madame Leverdet.

Et pourquoi étiez-vous partie si vite, sans dire gare, du jour au lendemain ? Vous ne faites rien comme les autres.

Jane.

C' est le sang d' épaminondas qui tourmente mes veines ; mais, en réalité, ma mère avait la nostalgie du soleil ; alors, nous sommes partis pour l' Italie.

Madame Leverdet.

J' aime mieux cela que ce que j' imaginais.

Jane.

Qu' imaginiez-vous donc ?

Madame Leverdet.

Quelque chagrin.

p82

Jane.

Non, grâce à Dieu.

Madame Leverdet.

Votre mère est revenue avec vous ?

Jane.

Non. Elle ne revient que dans deux ou trois jours.

C' est mon oncle qui m' a accompagnée. Mais il est allé voir son fils à Fontainebleau jusqu' à demain.

Madame Leverdet.

Alors, vous êtes toute seule ici ?

Jane.

Toute seule.

Madame Leverdet, *étonnée*.

ah ! (*changeant de ton et devenant maternelle.*)

voyons, quand allons-nous prendre la grande
résolution ?

Jane.

Laquelle ?

Madame Leverdet.

Celle de vous réconcilier avec M De Simerose.

Jane.

à quel propos ? M De Simerose ne pense plus à moi,
et, heureusement, je ne pense plus à lui.

Madame Leverdet.

Vous vous trompez. Il pense à vous.

Jane.

Qui vous a dit cela ?

Madame Leverdet.

Lui-même.

Jane.

Vous l'avez vu ?

Madame Leverdet.

Il y a huit jours.

p83

Jane.

Où ?

Madame Leverdet.

Chez la marquise De Courleval.

Jane.

Et vous vous l'êtes fait présenter ?

Madame Leverdet.

J'étais curieuse de le connaître.

Jane.

Et il vous a parlé de moi ?

Madame Leverdet.

Beaucoup, et dans les termes les plus affectueux.

Jane.

Je le croyais en voyage.

Madame Leverdet.

Il est revenu.

Jane.

C'est contre nos conventions, puisqu'il s'était engagé
à ne pas vivre dans la même ville que moi.

Madame Leverdet.

Vous étiez absente, et, d'ailleurs, il va repartir.

Jane.

Pourquoi ne m'avez-vous rien écrit à ce sujet ?

Madame Leverdet.

Ce sont choses qu'on n'écrit pas ; à distance, la

réponse est trop facile.

Jane.

Alors, vous comptez m'attaquer énergiquement ?

Madame Leverdet.

Oui ; M De Simerose se repent.

p84

Jane.

Serait-il ruiné ?

Madame Leverdet.

Voilà un vilain mot, indigne de vous. Je vous assure...

Jane.

Inutile, chère madame, j' ai été blessée trop profondément. Je comprends qu' à un homme habitué comme lui aux faveurs des plus grandes dames, une petite niaise comme moi ait paru insuffisante et ennuyeuse ; j' excuserais peut-être qu' il m' eût négligée pour une personne d' un mérite supérieur au mien, ce qui n' eût certainement pas été difficile à trouver ; mais pour... la personne dont il s' agit... franchement je valais mieux que cela, et c' est plus que de la colère, c' est du dégoût que son action m' inspire.

Madame Leverdet.

Aussi tout le monde a-t-il pris fait et cause pour vous ! Les femmes par esprit de corps, les hommes par calcul ; ils espèrent toujours gagner quelque chose à ces catastrophes ; mais, au bout d' un certain temps, les femmes se lassent d' admirer une de leurs semblables, les hommes de plaindre une jeune et jolie femme sans bénéfice pour eux. Il ne reste plus alors qu' une femme séparée de son mari, ce qui est toujours un fait anormal, regrettable dans notre société, et peu à peu la réaction se fait. La faute du mari, avec le temps, devient une peccadille qui ne méritait pas tant de bruit, et la rigueur prolongée de la femme, surtout lorsque le mari tente un rapprochement, ne s' explique pas aussi bien. On lui cherche une raison à côté des raisons données, et, si l' on n' en trouve pas, on en suppose. Croyez-moi, pardonnez, il est temps, car de deux choses l' une : ou vous n' avez jamais aimé que M De Simerose, et, dans ce cas, il est bien facile de l' aimer encore, en sautant bravement par-dessus votre orgueil ; ou vous ne l' aimez décidément plus : dans ce cas, si le mari vous est indifférent, bénéficiez au moins du mariage.

p85

Jane.

Que voulez-vous dire ?

Madame Leverdet.

Du jour que M De Simerose sera rentré dans votre maison, personne ne regardera plus ce qui s' y passe par le trou de la serrure. C' est au mari que le monde confie la garde de sa femme, et, tant que le mari ne dit rien, le monde n' a rien à dire. Les liens de l' époux sont la liberté de sa femme.

Jane.

Je ne sais à quoi vous voulez faire allusion, chère madame ; en tout cas, permettez-moi de ne pas être de votre avis. D' abord, on peut ouvrir chez moi les portes et les fenêtres, je ne crains pas les courants d' air. Ensuite, tout en comprenant qu' une femme ne publie pas sa faute au grand jour quand elle en commet une, j' aimerais cependant mieux savoir la mienne connue de la terre entière, si j' étais coupable, que de l' escamoter sous des hypocrisies conjugales. Cette manière de voir n' est peut-être pas selon les habitudes françaises, mais, vous le savez, je suis un peu sauvage.

Madame Leverdet.

N' en parlons plus ; mais l' occasion était tentante, vous en conviendrez.

Jane.

Comment cela ?

Madame Leverdet.

Vous venez dîner avec nous ?

Jane.

à moins que vous n' ayez beaucoup de monde.

Madame Leverdet.

J' ai M De Chanttrin.

Il a toujours sa belle barbe ?

p86

Madame Leverdet.

Toujours ! M De Montègre... *(avec intention.)*

M De Montègre ! Vous ne le connaissez pas ?

Jane, *d' un air distrait.*

je l' ai vu deux ou trois fois chez sa soeur.

Madame Leverdet.

Peut-être Mademoiselle Hackendorf viendra-t-elle.

Elle traverse Paris plus belle que jamais... M Des Targettes, que mon mari est allé chercher.

Jane.

J' ai oublié de vous demander de ses nouvelles, à M Des Targettes.

Madame Leverdet, *d' un air distrait.*

je crois qu' il a été un peu souffrant. Enfin...

Jane.

Enfin ?

Madame Leverdet.

Devinez. (*un temps.*) M De Simerose !

Jane.

Mon mari ? Mon mari dîne chez vous ? Vous avez donc décidément passé dans le camp ennemi ?

Madame Leverdet.

Non ; mais, entrevoyant une réconciliation possible, j'aurais été heureuse d'en être l'instrument. J'avais invité M De Simerose à dîner sans prévoir votre retour. Vous revenez justement le jour où il dîne chez moi. Au lieu d'accuser le hasard, utilisons-le et appelons-le la providence. Restez ici. Laissez entrer M De Simerose, donnez-lui la main comme si vous vous étiez quittés hier, dînez avec lui et allez-vous-en tous les deux bras dessus, bras dessous. C'est ce que vous pouvez faire de plus spirituel.

Jane.

Oui, ce sera spirituel aujourd'hui ; mais demain ?

p87

Madame Leverdet, *la regardant.*

non ?

Jane, *résolûment.*

non.

Madame Leverdet, *à part.*

décidément, elle aime l'autre. (*haut, d'un ton aimable.*) vous m'en voulez ?

Jane.

Je ne vous en veux pas, bien que vous me fassiez comprendre ainsi que je n'ai plus qu'à me retirer et à ne plus revenir chez vous, puisque la même maison ne peut recevoir mon mari et moi.

Madame Leverdet.

êtes-vous folle ? Je vous assure...

Jane.

Que ?

Madame Leverdet.

Que je n'hésite pas entre vous deux.

Jane.

Comment faut-il l'entendre ?

Madame Leverdet.

Cela n'est-il pas clair ? Vous êtes ici chez vous.

(*elle lui prend les mains.*)

Jane.

Je vous croirai donc, mais à une condition : c'est que vous ne dînez pas chez vous aujourd'hui.

Madame Leverdet.

Comment voulez-vous que je fasse ? Et mes invités ?

Jane.
Vous les amènerez dîner chez moi.
Madame Leverdet.
Tous ?

p88

Jane.
Excepté un, mon mari, bien entendu.
Madame Leverdet.
Mais...
Jane.
C' est mon ultimatum.
Madame Leverdet.
On fera ce que vous voudrez.
Jane.
Alors, je rentre pour donner les ordres. Voulez-vous
me faire rendre mon châle et mon chapeau ?
(*Madame Leverdet sonne.*)
Madame Leverdet, *à part*.
elle est plus forte que je ne croyais.

ACTE I SCENE IX

Les mêmes, Des Targettes.
Des Targettes, *à Jane qui ne le voit pas*.
bonjour, comtesse. Enfin, vous êtes de retour !
Jane.
Vous m' avez fait peur.
Des Targettes.
Comment allez-vous ?
Jane.
Bien ; et vous ?
Des Targettes.
J' ai été un peu souffrant, mais je vais mieux.
Jane, *qui s' est habillée pendant ce temps*.
alors, je pars tranquille. Je compte sur vous ce soir.
Madame Leverdet vous expliquera cela. (*à Madame
Leverdet, qui veut l' accompagner.*) ne vous
dérangez pas. Mon domestique m' attend. (*elle sort.*)

ACTE I SCENE X

p89

Des Targettes, Madame Leverdet.

Des Targettes, *que Madame Leverdet a l' air de ne pas voir.*

c' est ainsi que vous recevez les gens ?

Madame Leverdet.

Vous entrez chez moi, vous ne m' adressez même pas la parole. Vous me devriez bien quelques égards, surtout devant une étrangère.

Des Targettes.

à ce compte-là, vous me devez bien quelques égards aussi, et, lorsque je suis malade, de ne pas rester huit jours sans envoyer savoir de mes nouvelles.

Madame Leverdet.

J' ignorais que vous fussiez malade. Qu' est-ce que vous avez eu ?

Des Targettes.

J' ai eu ma sciatique.

Madame Leverdet.

Avez-vous fait chercher le médecin ?

Des Targettes.

évidemment. C' est toujours par cette bêtise-là qu' on commence.

Madame Leverdet.

Qu' est-ce qu' il a dit ?

Des Targettes.

Il m' a purgé ! Mais tout cela me fatigue énormément. Enfin, je voudrais savoir pourquoi je n' ai pas entendu parler de vous.

p90

Madame Leverdet.

Toute la semaine a été prise par des détails de ménage, des lessives, des confitures.

Des Targettes.

à la bonne heure, voilà de jolies raisons ! Vous comprenez que cet état de choses ne peut durer.

Madame Leverdet.

Faites tout ce que vous croirez devoir faire.

Des Targettes.

Je profiterai de la permission.

Madame Leverdet.

Vous en avez déjà profité, je crois.

Des Targettes.

Peut-être.

Madame Leverdet.

Vous venez dîner avec nous ?

Des Targettes.

évidemment.

Madame Leverdet.

Nous dînons chez la comtesse, mais vous êtes invité.

Des Targettes.

Est-ce que vous avez enfin renvoyé votre cuisinière ?

Madame Leverdet.
Non.
Des Targettes.
Je vous en avais priée, cependant.
Madame Leverdet.
M Leverdet est habitué à elle.
Des Targettes.
M Leverdet va-t-il rentrer ?

p91

Madame Leverdet.
Oui.
Des Targettes.
Je vais l' attendre. J' ai besoin de lui parler.
Madame Leverdet.
à propos de la cuisinière ?
Des Targettes.
Tout simplement. Je veux voir si c' est un parti pris
dans la maison de ne rien faire pour moi. à quelle
heure rentrera-t-il ?
Madame Leverdet.
à cinq heures. Vous permettez que j' aille m' habiller ?
Des Targettes.
Faites.
Madame Leverdet, *sortant, avec un soupir.*
ah ! Que c' est ennuyeux !
Des Targettes, *seul.*
ah ! Que c' est assommant ! (*il prend un journal*
et s' étend à la place qu' occupait M Leverdet.
il regarde l' heure.) quatre heures ; j' ai le
temps de faire un petit somme.

ACTE II SCENE I

p92

chez Madame De Simerose. Boudoir, serre.
De Ryons, Des Targettes, De Montègre.
De Ryons.
Je ne sais pas comment on dîne chez Madame
Leverdet, mais j' ai admirablement dîné ici.
Des Targettes.
On mange très-mal maintenant chez les Leverdet ;
c' était cependant une des bonnes maisons de Paris ;
n' est-ce pas, De Montègre ?
De Montègre, *distrain.*

oui, je crois.
De Ryons, à *De Montègre*.
voulez-vous un cigare, Monsieur De Montègre.
De Montègre.
Merci, monsieur.
De Ryons, *l'observant*.
vous ne fumez jamais ?
De Montègre.
Si, quelquefois, mais pas aujourd' hui.
Des Targettes.
Moi, je fume toujours.

p93

De Ryons.
Oh ! Mais vous, vous n' avez jamais été si jeune. Je
vous regardais, en dînant, vous faisiez votre cour
à la comtesse. (*en disant cela, il regarde De
Montègre.*)
Des Targettes.
Si elle voulait ! Je la trouve charmante ! Et vous,
De Montègre ?
De Montègre.
Moi aussi, mais je crois que Madame De Simerose
est et restera une honnête femme. C' est ce qu' on peut
lui souhaiter de mieux, surtout chez elle.
Des Targettes.
On plaisante, puritain, on plaisante. D' ailleurs, ce
n' est pas là mon type.
De Ryons.
Nous y voilà. Laissez trois hommes ensemble après le
dîner, vous pouvez être sûr que la conversation
tombera sur les femmes, et que ce sera le plus vieux
qui commencera. Eh bien, voyons, comment aimez-vous
les femmes ?
Des Targettes.
Je les aime brunes, pas trop grandes, un peu grasses,
avec le nez retroussé.
De Ryons.
Les boulottes !
Des Targettes.
Voilà !
De Ryons.
Avec quoi on faisait les grisettes.
Des Targettes.
Justement ! Ah ! Les grisettes ! La race en a
disparu, c' est malheureux ! Elles étaient charmantes.
En 1832-33, y en avait-il, mon dieu ! Vous êtes trop
jeunes, tous les deux, vous n' avez pas connu ça.

p94

De Ryons.

Trop jeunes ! Mais songez donc que mon premier amour a été Ellénore, en 42. Je filais du collège pour aller la voir et je vendais mes dictionnaires à la mère Mansut, rue saint-Jacques, pour lui acheter des bouquets de violettes ; je lui faisais des vers par-dessus le marché. Elle m' a pris ma montre.

Des Targettes.

42 ! Oui, on prenait déjà les montres. Cette bonne Ellénore !

De Ryons.

Vous aussi ?

Des Targettes.

Moi aussi.

De Ryons, *lui serrant la main.*

comme on se retrouve.

Des Targettes.

Qu' est-ce qu' elle est devenue ?

De Ryons.

Il y a deux ans, elle est venue me voir un beau matin.

Des Targettes.

Vous appelez ça un beau matin ! Elle vous rapportait votre montre ?

De Ryons.

Elle venait me demander quelques louis. Est-ce assez triste, quand, à trente ans, on voit déjà revenir du fond de son passé une créature qu' on a connue belle, élégante, riieuse, maintenant ridée, blanchie, vêtue Dieu sait comme, vous parlant de mont-de-piété, de misère et de maladie, et vous demandant avec un vieux sourire confidentiel de quoi dîner pendant deux ou trois jours, elle, et quelquefois un autre avec elle. Ah ! Mauvaise jeunesse ! Et vous, quelles ont été vos premières amours ?

Des Targettes.

Celles de Louis XIV : une gouvernante... et vous,

De Montègre, avez-vous eu plus de chance que nous ?

De Montègre.

Moi, messieurs ?

De Ryons.

J' ai idée que oui.

De Montègre.

D' où vient cette idée, très-flatteuse pour moi, monsieur ?

De Ryons.

De ce que vous n' avez pas été élevé comme nous, c' est visible. Je parierais que vous n' avez pas aimé avant l' âge de vingt ou vingt et un ans ?

De Montègre.

Vingt-deux.

De Ryons.
C' est admirable ! Vous êtes né dans un pays de
montagnes ?
De Montègre.
Dans le Jura.
Des Targettes.
" ... mais un peu tard qu' on ne l' y prendrait plus ! "
De Ryons.
C' est charmant !
Des Targettes.
Il faut bien rire un peu. *(un domestique apporte
le café.) enfin, voilà le café.*
De Ryons, à Montègre.
vous êtes chasseur ?
De Montègre.
Infatigable.
De Ryons.
N' avez-vous pas des névralgies ?
De Montègre.
Atroces.
De Ryons.
*Eh bien, ce doit être joli quand vous êtes
amoureux !*

p96

De Montègre.
Parce que ?
De Ryons.
Parce que vous étiez né pour être cuirassier.
De Montègre.
Ce qui veut dire ?
De Ryons.
*La nature, grande faiseuse d' embarras, est beaucoup
moins prodigue qu' elle ne veut le paraître. Elle
a donc deux ou trois moules où elle jette les
hommes, peut-être au hasard, et, à quelques nuances
près, tous les hommes sortis du même moule se
ressemblent.*
De Montègre.
Alors, moi, monsieur ? ...
De Ryons.
*Les cheveux abondants, le teint ambré, la voix
sonore et métallique, frappant les mots comme des
médailles, les yeux bien enchâssés dans l' orbite
et tenant bien au cerveau, des muscles d' acier, un
corps de fer, toujours au service de l' âme, voilà
pour le physique ; enthousiasmes rapides,
découragements immenses, contenus dans une minute,
ténacité, colère, jalousie, voilà pour l' âme.*
De Montègre.
Et c' est pour cela que j' aurais dû être cuirassier ?

De Ryons.

Oui ! Les hommes de votre constitution ont besoin de se dépenser dans une carrière de lutttes. C' est parmi eux que Dieu choisit les grands capitaines, les grands orateurs, les grands artistes. Quand ils restent dans la vie commune, il leur faut reporter leur trop-plein d' activité sur quelque chose, sous peine d' éclater. C' est l' amour alors qui se charge de la besogne, et, comme ces hommes n' ont pas été César, Michel-Ange ou Mirabeau, ils sont Othello, Werther ou Des Grieux. Sincèrement,

p97

quand vous avez été amoureux et que tout n' allait pas à votre gré, n' avez-vous jamais pensé aux moyens tragiques, le suicide ou le meurtre ?

De Montègre.

Quelquefois.

De Ryons.

C' était le cuirassier qui portait la main à son sabre. Eh bien, croyez-moi, le jour où vous aurez un grand chagrin, ne touchez pas une carte pour vous distraire, ne buvez pas un verre d' eau-de-vie pour vous étourdir ! Vous deviendriez ivrogne ou joueur. Les hommes comme vous n' ont pas de mesure dans la passion. En attendant, vous n' êtes pas à plaindre, vous serez amoureux jusqu' à quatre-vingts ans, et toujours de la même manière.

Des Targettes.

Et toujours de la même femme ?

De Ryons.

Non ; mais, chaque fois que M De Montègre sera amoureux d' une femme nouvelle, il croira aimer pour la première fois et en avoir pour toute sa vie. Il aimera toujours les femmes et ne les connaîtra jamais.

De Montègre.

Vous êtes un physiologiste, monsieur.

Des Targettes.

Vous vous connaissez donc aussi en hommes, vous ?

De Ryons.

C' est si facile !

Des Targettes.

Qu' est-ce qu' il faut faire pour cela ?

De Ryons.

Il faut fréquenter beaucoup les femmes. Aussi M De Montègre ne doit-il ni admirer ma science, ni se blesser de ma familiarité. D' abord, nous avons été au collège ensemble, dans

p98

la même classe. Vous étiez externe et je vous vois encore arrivant un des premiers, accompagné de votre précepteur, l'abbé Rovel.

De Montègre.

Je vous demande pardon, monsieur, de ne vous avoir pas reconnu.

De Ryons.

S'il fallait reconnaître tous ses anciens camarades, on n'en finirait pas, et c'est rarement parmi eux qu'on choisit ses amis. Et puis j'ai beaucoup entendu parler de vous.

De Montègre.

Par qui ?

De Ryons.

Par une femme que vous avez aimée.

Des Targettes.

Nommez-la, mon cher. De Montègre est tellement sournois, que nous n'avons jamais connu aucun de ses amours.

De Montègre.

J'espère que M De Ryons...

De Ryons.

Je ne nommerai personne, quoiqu'à la rigueur cela ne compromettrait pas beaucoup cette dame, dont le petit nom était Fanny.

De Montègre.

Ah ! Vous l'avez connue ?

De Ryons.

Beaucoup, j'étais son ami.

De Montègre.

à quelle époque ?

De Ryons.

Avant, pendant et après vous. (lui tendant la main.) comme on se retrouve !

p99

De Montègre.

Quelle coquine !

De Ryons.

Que vous voilà bien dans votre caractère ! Vous lui en voulez de ce que vous vous êtes trompé sur elle. Toutes les femmes seraient des coquines, à ce compte-là. Dès que nous aimons une femme, nous voulons qu'elle n'ait jamais regardé personne avant de nous connaître. C'était à elle de prévoir l'honneur que nous lui ferions un jour. Nous ne nous disons pas que, si elle était aussi honnête que nous la voulons, elle nous aurait envoyés promener dès les premiers mots de notre cour. Alors, ce sont du matin au soir les questions les plus saugrenues, à

propos d' un passant qu' elle a salué, d' une lettre
qu' elle a reçue, d' un bijou qu' elle porte, d' un
pays qu' elle se rappelle, questions auxquelles
l' infortunée répond de son mieux. Enfin, comme elle
ne peut pas être partout, nous finissons par
apprendre quelque chose. Nous cassons notre joujou
et nous voyons ce qu' il y a dedans. Belle découverte !
Et nous disons : " c' était une coquine. " mais non !
C' était tout simplement une femme, et qui nous
aimait peut-être. Seulement, nous lui demandions la
seule chose qu' elle ne pût pas nous dire : la
vérité.

De Montègre.

Soit, mais on n' en est pas moins malheureux !

De Ryons.

Et c' est justice. Pourquoi demander de la vertu à
des femmes qui ne cherchent que le plaisir ou l' amour
tout au plus. Aussi, le jour où elles ont assez de
nous, comme elles ouvrent tranquillement le tiroir
où le remords, l' opinion du monde, la morale, l' avenir
des enfants, tous les grands mots enfin,
attendent, pliés avec du poivre et du camphre, comme
des vêtements d' hiver, la saison où il sera bon de les
remettre !

Des Targettes.

Ah ! Que c' est vrai, mon cher.

p100

De Ryons.

Il en sait quelque chose ! (*à De Montègre.*)

m' a-t-elle assez parlé de vous !

De Montègre.

Où donc ? Vous ne veniez pas chez elle ?

De Ryons.

Vous n' y laissiez venir personne ; mais elle venait
chez moi.

De Montègre.

Où demeuriez-vous ?

De Ryons.

Rue de la paix.

De Montègre.

Numéro 9, peut-être ?

De Ryons.

Justement.

De Montègre.

Je l' y ai conduite bien des fois.

De Ryons.

Je vous en remercie.

Elle allait, disait-elle, chez sa couturière.

De Ryons.

De vingt-cinq à quarante ans, un ami des femmes doit

toujours demeurer dans la maison d' une couturière
ou d' un dentiste.
Des Targettes.
Oh ! Quel café, messieurs !
Ah ! Elle m' a fait souffrir. Et que de choses j' ai
trouvées dans son passé quand j' y suis descendu !

p101

De Ryons.
Le passé des femmes, mon cher monsieur, c' est comme
les mines de houille, il ne faut pas y descendre
avec une lumière, ou gare l' éboulement ! Sans
rancune.
De Montègre, *lui donnant la main.*
je suis guéri.
De Ryons.
De celle-là, soit, mais il y a des rechutes ?

ACTE II SCENE II

Les mêmes, Jane, Mademoiselle Hackendorf, De
Chantrin, Leverdet, Balbine.
Jane.
Nous permettez-vous d' entrer, messieurs, puisque, à
ce qu' il paraît, c' est à nous de venir vous
retrouver ?
De Ryons.
Nous avons renouvelé connaissance, M De Montègre
et moi. Nous sommes d' anciens camarades de
collège.
Jane.
C' est une raison dont je me contente pour moi, non
pour Mademoiselle Hackendorf, qui, n' ayant pas
trouvé Madame Leverdet chez elle, a eu la bonne
pensée de venir la trouver chez moi et de rester avec
nous.
De Montègre, *à Mademoiselle Hackendorf, après
avoir hésité un moment.*
votre santé est bonne, mademoiselle ?
Mademoiselle Hackendorf.
Très-bonne, monsieur.

p102

De Montègre.
Vous arrivez de voyage ?
Mademoiselle Hackendorf.

De Bade.
Des Targettes.
Et vous allez maintenant ?
Mademoiselle Hackendorf.
à.
De Ryons, *l' interrompant.*
à Ostende.
Mademoiselle Hackendorf.
Comment le savez-vous, monsieur mon ennemi ?
De Ryons.
Vous faites la même chose tous les ans. Et monsieur
votre père, le verrons-nous ce soir ?
Mademoiselle Hackendorf.
Il m' a promis de venir me chercher ; mais ce n' est
pas certain.
Leverdet.
S' il ne vient pas, je vous reconduirai.
Mademoiselle Hackendorf.
à quoi bon ? J' ai ma voiture.
Jane.
Mais il ne faut pas que vous vous en alliez seule.
Mademoiselle Hackendorf.
J' en ai tellement l' habitude !
De Chantrín.
Et cette habitude étonne tout Paris, mademoiselle.
Nos jeunes filles françaises...
Mademoiselle Hackendorf.
Vos jeunes filles françaises ont probablement, quand
elles

p103

sortent, des diamants plein leurs poches, et elles
tremblent d' être dévalisées à tous les coins de
rue. Aussi, on ne les quitte pas d' un instant : père
à droite, mère à gauche, frère devant, oncle
derrière, gouvernante tout autour. Dans notre simple
Allemagne, on ne se donne pas tant de peine ; on
nous confie à nous-mêmes ; c' est bien plus commode,
et nous nous gardons très-bien.
De Chantrín.
Après tout, les anglaises aussi...
Jane, *l' interrompant.*
vous vous êtes dévoué tout à l' heure en nous tenant
compagnie, monsieur De Chantrín, nous vous
rendons votre liberté. Si vous voulez fumer votre
cigare...
De Chantrín.
Vous êtes mille fois trop bonne, madame, je ne fume
jamais.
Jane.
Comment avez-vous pu échapper à la contagion du

cigare ?

De Chanttrin.

Mon dieu, madame, je ne me ferai pas plus fort que je ne suis : j' ai fumé, j' ai fumé ; mais, vous l' avouerez-vous ? Je n' ai pas trouvé la chose aussi agréable qu' on me l' avait dit. Puis ma mère, qui était essentiellement femme du monde, et, comme telle, vous le comprenez mieux que personne, mesdames, avait le parfum du cigare en horreur, si c' est là un parfum... ma mère m' avait positivement interdit d' entrer chez elle après avoir fumé, car j' avais un désavantage que beaucoup d' hommes n' ont pas : en effet, portant toute ma barbe, je ne pouvais plus me défaire de cette vilaine odeur de tabac, et, malgré tous les soins possibles, après avoir fumé de simples cigarettes, -vous savez, mesdames, de ces petits papyros que les dames elles-mêmes fument accidentellement et qui sont plus un plaisir des yeux et un amusement

p104

des lèvres qu' une jouissance du goût, -eh bien, une simple cigarette me faisait dire par ma mère, lorsque je venais prendre congé d' elle le soir, comme c' était l' habitude dans notre famille, -et, du reste, dans toutes les vieilles familles où la tradition du respect filial s' est conservée, et il y en a encore beaucoup, heureusement, quoi qu' on en dise, -me faisait dire par ma mère : " Théogène, avouez que vous avez encore fumé, malgré ma défense. " je l' avouais, et elle me pardonnait, car elle était bonne ; mais je voyais bien que je lui faisais de la peine, et ma mère était tout pour moi. J' ai donc fini par renoncer, je ne dirai pas à une habitude, car ce n' en était pas arrivé là, mais à une distraction qui renfermait tant d' inconvénients, et je n' ai eu qu' à m' en louer, pour ma santé d' abord et pour mes rapports sociaux ensuite ; car je préfère, je l' avoue, la causerie intime avec des femmes d' esprit et de goût, comme celle que nous avons eue tout à l' heure, à tous les autres plaisirs ; aussi, à cause de cela, mes amis se moquent de moi.

De Ryons, *regardant sa montre*.

il a parlé cinq minutes ; on aurait eu le temps d' aller à Asnières.

Leverdet.

Et dire qu' il a suivi mon cours ; mais n' en disons pas de mal, c' est le fiancé de Mademoiselle Hackendorf.

Mademoiselle Hackendorf.

Pas encore.

Jane.

Balbine chante-t-elle toujours ?
Leverdet.
Toujours.
Jane.
Elle nous chantera son grand morceau, ce soir.
De Chanttrin.
Ah ! Vous chantez, mademoiselle ! Oh ! La musique.

p105

Leverdet.
Le voilà qui chauffe pour un nouveau départ. (*à Des Targettes.*) eh bien, et ce bésigue ? (*il s'assoit à une table de jeu.*)
Des Targettes.
Je commence à en avoir assez, du bésigue. Où est donc Madame Leverdet ?
Leverdet.
Elle vient de partir ; elle avait à causer avec M De Simerose, qui l'attendait chez elle.
Jane, *qui cause dans un coin avec Mademoiselle Hackendorf.*
alors, vous n'êtes pas décidée ?
Mademoiselle Hackendorf.
Non. Je crois même que je ne me marierai pas. Je ne serai jamais plus heureuse que je ne le suis. Mon père et moi, nous faisons tout ce que je veux.
Jane.
Je croyais que M De Montègre...
Mademoiselle Hackendorf.
Oui, il m'a fait une espèce de cour, et puis, un beau jour, il a disparu, et l'on n'a plus entendu parler de lui.
Jane.
Et M De Ryons ?
Mademoiselle Hackendorf, *avec étonnement.*
M De Ryons ?
De Ryons, *qui a entendu.*
vous me faites l'honneur de me parler, mademoiselle ?
Mademoiselle Hackendorf.
Nous ne vous parlons pas ; mais nous parlons de vous.
J'allais répondre à madame, qui me questionnait à ce sujet, que vous êtes le seul, de tous les gens à marier que je connais, qui ne m'ait jamais demandée en mariage.

p106

De Ryons.

Je sais que votre père ne veut pour gendre qu' un prince.

Mademoiselle Hackendorf.

Ambition de banquier millionnaire, qui rêve toujours un trône pour sa fille. Il en est bien revenu. Il s' en est présenté, des princes. Ils ont tous emprunté une vingtaine de mille francs l' un dans l' autre, et on ne les a plus revus.

De Ryons.

C' est pour rien. Alors, la petite noblesse est admise ?

Mademoiselle Hackendorf.

Parfaitement.

De Ryons.

Si j' avais su cela !

Mademoiselle Hackendorf.

Qu' est-ce que vous auriez fait ?

De Ryons.

Je vous aurais demandée.

Mademoiselle Hackendorf.

Il est encore temps.

De Ryons.

Quand partez-vous ?

Mademoiselle Hackendorf.

Samedi.

De Ryons.

à quelle heure fait-on les demandes ?

Mademoiselle Hackendorf.

De deux à quatre heures, excepté le dimanche et les jours de fête.

De Ryons.

Par où les voitures entrent-elles ?

Mademoiselle Hackendorf.

Par la caisse.

p107

De Ryons.

Demain, de deux à quatre, je vais demander votre main.

Mademoiselle Hackendorf.

Ne l' oubliez pas.

De Ryons.

Soyez tranquille. (*voyant que Jane fait mine de s' éloigner.*) je vous quitte. La comtesse me trouve insupportable. (*il s' éloigne.*)

Mademoiselle Hackendorf, à Jane.

M De Ryons prétend qu' il vous déplaît.

Jane.

Souverainement. J' ai horreur de ce genre d' esprit.

Mademoiselle Hackendorf.

Je le connais depuis longtemps, et c' est si bon de rire !

De Montègre, *s'approchant de Jane.*

j' ai oublié de vous dire, madame, que j' ai une commission de ma soeur pour vous.

Jane.

Quelle commission ? (*Mademoiselle Hackendorf s'éloigne.*)

De Montègre.

Aucune ; mais il faut bien que j' emploie ce moyen pour vous parler à vous seule. Ne m' avez-vous pas promis un entretien ce soir ?

Jane, *bas.*

dites que vous l' avez exigé.

De Montègre.

Ai-je le droit d' exiger quelque chose de vous ?

Jane.

Quand on écrit aux gens ce que vous m' avez écrit.

De Montègre.

Vous étiez libre de ne pas me répondre plus cette fois que les autres.

p108

Jane.

Et vous auriez mis votre menace à exécution ?

De Montègre, *avec fermeté.*

oui.

Jane.

Vous vous seriez tué ?

De Montègre, *haussant le ton malgré lui.*

ce soir.

Jane.

Vous plaisantez ?

De Montègre, *même jeu.*

vous savez bien que non, puisque vous êtes revenue.

Jane.

Parlez moins haut, et faites semblant de parler de choses indifférentes. Enfin, que voulez-vous ?

De Montègre, *bas.*

je veux vous voir.

Jane.

Vous me voyez.

De Montègre.

Je veux vous voir seule.

Jane, *hésitant.*

venez demain.

De Montègre.

Non ; ce soir.

Jane.

Impossible.

De Montègre.

Je trouverai un moyen.

Jane.

Dites.
De Montègre.
Je partirai avec tout le monde, et je reviendrai
ensuite.

p109

Jane.
La grille du jardin sera fermée.
De Montègre.
Je passerai par-dessus le mur.
Jane.
Vous êtes fou. Cependant...
De Montègre.
Cependant ? ...
Jane.
Moi aussi, j' ai à vous parler. Eh bien... (*voyant
De Ryons, qui les regarde.*) votre ami, M De
Ryons, nous regarde. éloignez-vous et revenez
causer avec moi quand je serai là-bas... sur le
canapé. (*elle se lève et s' approche du groupe De
Chantrin et Balbine qui regardent dans un
stéréoscope.*)
De Chantrin, *montrant les photographies dans un
stéréoscope ; à Balbine.*
là est Castellamare et Sorrente. Ici, le Vésuve,
qui fume toujours.
Leverdet, *tout en jouant.*
il n' aura pas été élevé par sa mère.
Balbine.
Est-ce que vous avez vu une irruption ?
Leverdet, *même jeu.*
éruption.
Balbine.
Oui, papa.
Leverdet.
Et ne dis pas toujours : " oui, papa ! ... " c' est
insupportable.
De Chantrin.
Non ; mais il y en a eu une quelques jours après mon
départ.

p110

Leverdet, *à Mademoiselle Hackendorf.*
renvoyez-le donc ; il nous empêche de jouer.
Mademoiselle Hackendorf, *à De Chantrin.*
Monsieur De Chantrin, voyez donc si ma voiture
est là.

Balbine, à *Des Targettes*.
comme elle est jolie, Mademoiselle Hackendorf ! ...
Des Targettes, tout en jouant.
toi aussi, tu es jolie. Excepté le nez ; mais ça se
fera.
Balbine.
Elle est bien familière avec M De Chantrin ; ne
trouves-tu pas ?
Des Targettes.
Ils doivent se marier.
Balbine, *étonnée.*
ah !
Levrdet, à De Ryons, qui se frotte les mains
en le regardant jouer et en suivant le manège de
Jane, qui est allée s'asseoir peu à peu sur le
canapé.
qu' est-ce que vous avez ?
De Ryons.
Je cherchais quelque chose et je crois que je l' ai
trouvé. (*il va causer avec Mademoiselle*
Hackendorf, et continue à surveiller Jane, qui
s' est assise et qui a sonné.)
Jane, à *De Montègre, qui s' est approché d' elle ;*
bas.
voici ce que vous allez faire... (*au domestique*
qu' elle a sonné.) le thé, dans la serre. (*à De*
Montègre.) vous allez prendre congé de moi.
Au lieu de vous en aller, vous entrerez par
l' antichambre, si personne ne vous voit, dans le
boudoir qui est là, derrière nous ; vous refermerez
à clef la porte par laquelle vous serez entré, et
vous gratterez tout

p111

doucement à celle-ci (elle montre la porte derrière
elle.), pour me prévenir que vous êtes en sûreté.
Je ne quitterai pas la place où nous sommes. Quand
tout le monde sera parti, je vous ouvrirai, mais pour
cinq minutes seulement. Maintenant, quittez-moi.
(*haut.*) si vous écrivez à votre soeur, monsieur,
dites-lui que je lui en veux beaucoup de ne pas
m' avoir encore répondu.
De Montègre, *haut.*
elle a été vraiment très-souffrante. Adieu, madame.
Jane.
Au revoir, monsieur.
De Ryons, à *Jane, sur le même ton que De*
Montègre.
adieu, madame.
Jane, *embarrassée, en voyant que De Ryons se*
dispose à partir avec De Montègre.

vous partez, monsieur ?
De Ryons, *avec intention.*
oui, madame ; je ferai route avec M De Montègre.
Deux anciens camarades ont tant de choses à se
rappeler !
Jane.
Alors, c' est une désertion ?
De Ryons.
Me feriez-vous l' honneur de me retenir, madame ?
Jane.
Certainement. Devant qui Mademoiselle Leverdet
chantera-t-elle sa romance, si tout le monde s' en va ?
Un juge comme vous est précieux pour elle, et puis
j' ai à causer avec vous, monsieur, et
très-sérieusement. (*au domestique qui, après avoir
servi le thé, se dispose à retourner dans
l' antichambre.*) attendez... (*pour donner à M De
Montègre le temps de se cacher sans être vu dans
la chambre voisine.*)

p112

De Ryons.
Je suis à vos ordres, madame. (*à De Montègre.*)
alors, cher monsieur, à une autre fois. Nous nous
reverrons, je l' espère.
De Montègre.
Et moi, je le désire. (*il salue et sort.*)

ACTE II SCENE III

les mêmes, *hors* De Montègre.
Jane, *à Mademoiselle Hackendorf.*
et vous, chère belle, comme je ne veux pas que vous
nous abandonniez, je vous confie le thé.
De Chanttrin.
Voulez-vous que je vous aide, mademoiselle ?
Mademoiselle Hackendorf.
Si vous voulez, monsieur.
Jane, *au domestique, quand elle juge que De
Montègre a eu le temps de se cacher.*
qu' est-ce que vous faites là ?
Le Domestique.
Madame la comtesse m' a dit d' attendre.
Jane.
Je ne sais plus ce que je voulais. Allez !
De Ryons, *à part.*
elle m' a retenu. Elle a fait rester ce domestique
ici, elle ne bouge pas de sa place, elle écoute...
(*montrant la porte derrière le canapé.*) De

Montègre est là.
Jane, à *De Ryons*.
eh bien, monsieur, vous alliez partir sans me donner
l'explication que vous me devez, car vous m'en devez
une.

p113

De Ryons.
Sur quoi, madame ?
Jane.
Mais sur cette phrase anglaise que vous m'avez fait
prononcer tantôt, après laquelle vous deviez
m'apprendre des choses extraordinaires que vous ne
m'avez pas apprises.
De Ryons.
*C'est vrai, madame. (à mesure que la scène s'avance
entre De Ryons et Jane, les invités passent
peu à peu dans la serre, où Mademoiselle
Hackendorf sert le thé, et Jane et De Ryons
restent seuls.)*
Jane.
Je vous écoute.
Puisque vous le voulez, madame, il y a un secret entre
nous.
Jane.
Entre vous et moi, monsieur ?
De Ryons.
Oui, madame.
Jane.
Voyons ce secret.
De Ryons.
Permettez-moi de vous dire d'abord, madame, que ce
secret vous assure en moi un ami des plus dévoués,
le plus dévoué probablement.
Jane.
Vous engagez vite votre amitié.
De Ryons.
Pour donner son amitié à un homme, il faut le temps ;
pour la donner à une femme, il ne faut que l'occasion.
Jane.
Et cette occasion ? ...

p114

De Ryons.
Elle existe.
Jane.
Malheureusement, une femme ne peut se lier avec un

homme qu' elle ne connaît pas, surtout lorsqu' il fait gloire de mépriser les femmes.

De Ryons.

Celles qui sont méprisables, c' est bien assez.

Jane.

Et alors, moi ? *(toute cette scène doit être jouée d' un air distrait par Jane, qui ne sait pas où De Ryons la mène et qui ne l' avait retenu que pour donner le temps à De Montègre d' entrer et de s' enfermer dans le boudoir. Involontairement, elle penche de temps en temps l' oreille vers la porte pour entendre le signal. Rien de tout cela n' échappe à De Ryons, qui non-seulement par les mots, mais encore par le ton, ramène toujours la conversation sur le terrain où il veut qu' elle soit.)*

De Ryons.

Vous, madame, vous savez bien que vous n' avez rien de commun avec les autres femmes. Aussi, en dehors même de notre secret, aurais-je eu la plus grande sympathie pour vous.

Jane.

Nous y revenons.

De Ryons, *la regardant bien en face.*

et ce n' est pas le moment.

Jane.

Pourquoi ?

De Ryons, *après un temps pendant lequel on entend gratter à la porte, ce qui a fait tousser un peu*

Jane comme pour éteindre ce bruit.

parce que vous écoutez à peine ce que je vous dis ; vous pensez à autre chose, vous êtes toute distraite, et pourquoi ? ô femmes ! Vous serez toujours les mêmes. On vous parle de dévouement et d' amitié, une souris se met à grignoter le parquet, vous n' écoutez plus que la souris.

p115

Jane.

Il n' y a pas de souris chez moi, monsieur, je vous prie de le croire.

De Ryons.

C' est peut-être un rat, comme dans *Hamlet*, alors, car on gratte à cette porte. écoutez, madame.

(on entend de nouveau gratter à la porte derrière Jane.)

Jane.

C' est vrai ! Mon petit chien, sans doute, qui me reconnaît et voudrait entrer. Un ami véritable, celui-là.

De Ryons, *se levant à demi.*

voulez-vous que je lui ouvre ? à tout seigneur tout honneur, vous me présenterez à lui.

Jane.

Non pas ; je ne suis pas encore assez sûre de votre amitié. Prouvez-la-moi d'abord.

De Ryons.

Ordonnez, madame.

Jane.

Sérieusement, feriez-vous tout ce que je vous demanderais ?

De Ryons.

Et même, pour vous être utile, tout ce que vous ne me demanderiez pas.

Jane.

Et à l' instant même ?

De Ryons.

à l' instant même.

Jane.

Eh bien, passez-moi cette assiette de petits gâteaux, je meurs de faim.

De Ryons, *apportant l' assiette.*

et après ?

p116

Jane, qui, pendant ce temps, a donné un coup d' éventail sur la porte pour répondre à De Montègre et faire cesser le bruit.

après ? Rien. Voilà tout ce qu' on peut demander, je crois, à l' amitié d' un homme, et surtout à la vôtre.

De Ryons.

Vous me déclarez la guerre, madame, c' est imprudent.

Jane.

J' en cours les chances.

De Ryons.

Je vous avertis que tous les moyens me sont bons.

Jane.

Je n' ai pas peur.

De Ryons.

C' est vous qui l' aurez voulu. Eh bien, madame, ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire, et, avant demain, vous saurez pourquoi.

Jane.

Quel préambule mystérieux !

De Ryons.

Tout ce que je puis vous dire, madame, c' est qu' en ce moment je vous tends un piège, et que vous y tomberez.

Jane, *s' accommodant à son aise sur son canapé.*

j' écoute.

De Ryons.

Il y a un an, au mois de juin, je partis tout à coup

pour Strasbourg.

Jane.

C' est le secret ?

De Ryons.

Oui, madame. J' avais choisi le train de huit heures du soir, et l' on allait se mettre en route, lorsqu' une dame très-simple et très-élégante à la fois monta précipitamment dans le

p117

compartiment où j' étais et se jeta dans le premier coin à droite, en baissant d' une main le petit rideau bleu de la portière et en ramenant de l' autre, en deux ou trois plis, son voile sur son visage ; précaution inutile, car ce voile était en grenadine blanche, semblable à de la poussière de marbre tissée, transparent pour celle qui le porte, impénétrable pour celui qui regarde. Cette dame était visiblement agitée. Sa main jouait fiévreusement avec la brassière de la voiture et ses petits pieds impatients, enlacés l' un à l' autre, se penchaient en avant, en arrière, avec des mouvements de personnes naturelles. Ils avaient l' air de se raconter tout bas ce qui se passait dans la maison. C' est si bavard un pied de femme, si indiscret même ! Faute de mieux, je me promettais d' écouter ce qu' ils diraient. On partit.

Jane, *du ton d' une femme convaincue qu' on lui raconte une histoire qui ne l' intéresse en rien.*

c' est déjà très-intéressant.

De Ryons.

Vous ne savez pas, madame, ce qui passe par l' esprit d' un homme de mon âge qui se trouve seul dans un wagon avec une femme jeune et jolie. Il commence par se faire à lui-même toute sorte de questions.

D' où vient cette femme ? Où va-t-elle ? Est-elle mariée, veuve ou libre ? A-t-elle aimé ? Aime-t-elle ?

Oui, quelle est la femme voyageant seule qui n' aime pas ou qui n' a pas aimé ? Ainsi, il y a de par le monde un homme pour qui ces yeux brillent, pour qui ces mains tremblent, pour qui ce coeur bat.

Qu' a-t-il donc de supérieur aux autres hommes ? Rien.

Il est aimé, voilà tout. Pourquoi n' est-ce pas moi ?

C' est injuste ; mais rien ne m' empêche d' essayer d' être lui. Et nous voilà amoureux, et

sérieusement amoureux. Ne riez pas, madame. L' amour peut être contenu tout entier dans une heure de temps, comme toutes les qualités d' un bon vin dans un seul verre. Quant aux raisons que le coeur exige, la jeunesse, le printemps, l' occasion ne sont-elles pas les meilleures, et cet éternel argument :

qui le saura ? N'est-il pas toujours prêt à tout remettre en ordre dans les scrupules féminins ?
Telles sont mes théories, madame, et je cherchais le moyen de les faire connaître à ma compagne de voyage, lorsque, par-dessous le fameux voile blanc que soulevait la brise, je vis un menton velouté, une bouche rose, assez entr'ouverte pour laisser la vie entrer et sortir à son aise, et, au milieu de tout cela, deux larmes, deux vraies larmes qui descendaient lentement, et tout étonnées, comme des larmes toutes neuves qui ne savent quel chemin prendre sur des joues de vingt ans.

Jane.

Cette dame avait vingt ans ?

De Ryons.

Les vingt ans de Célimène, et elle pleurait. Il y avait là un roman, l'éternel roman de l'amour malheureux. J'ouvris mon portefeuille, qui est un portefeuille fait exprès pour moi, contenant tout ce dont une femme peut avoir besoin en voyage, depuis les épingles, le miroir et le petit peigne, jusqu'au fil, aux aiguilles et aux boutons de gants. Le hasard ne peut pas tout faire, il faut bien l'aider un peu. Je tirai un flacon de sels, et, sans dire un mot, je le tendis à ma voisine. à ce geste, elle me regarda un moment, puis, prenant le flacon, elle me dit : *thank you, sir*.

Jane, *commençant à entrevoir une allusion*.

cette dame était anglaise ?

De Ryons.

Non, madame, mais elle était prévoyante, et elle aimait mieux mettre les événements au compte de l'Angleterre. Ces choses-là se font entre pays amis. Non, c'était une française, avec toutes ses finesses, tous ces sous-entendus, toutes ses audaces ! Quand elle vit que je parlais l'anglais, elle ne put s'empêcher de sourire, et je ne sais quelle idée rapide, folle, quelle idée- *femme* traversa son esprit, mais j'en vis distinctement le reflet sur son voile, comme on voit sur l'eau l'éclair

d'une fenêtre qui s'ouvre en plein soleil. Je m'empressai de faire part à ma compagne de mes suppositions et de mes sollicitudes, et je connus la

vérité, devinant ce qu' on ne me disait pas. J' avais devant moi une Hermione irritée contre le Pyrrhus traditionnel, qui à cette heure même l' oubliait auprès d' une Andromaque de circonstance. Pour que la tragédie fût complète, il n' y manquait qu' un Oreste. Je savais le rôle avec les variantes que le temps y a introduites, car les moeurs ont changé depuis la prise de Troie. à quoi bon le meurtre et l' assassinat ? Ne sera-t-elle pas assez, et mieux vengée, celle qui, en se retrouvant avec l' infidèle qui se croit sûr du secret et de l' impunité, pourra se dire : " ah ! Tu as aimé une autre femme que moi. à outrage secret vengeance secrète, et j' ai dit, moi, à un autre homme que je l' aimais. Je ne le pensais peut-être pas, mais c' était bien le moins, pendant que tu me dérobaïs une portion de mon bonheur, que je donnasse dans l' ombre une parcelle du tien. Nous sommes quittes, mon adoré. " voilà comment une femme civilisée punit un infidèle, et voilà comment Pyrrhus fut puni. Deux larmes, un sourire, un mot d' amour dérobé, comme un fruit par-dessus un mur dans le jardin d' un absent, un serrement de main, un voile levé pendant une minute, telle est toute cette histoire, et là est le secret de mon indifférence apparente. Depuis un an, moi, l' homme fort, je suis silencieusement amoureux d' une inconnue, car la fille de Ménélas m' a ordonné de ne jamais essayer de la connaître. Jugez donc de ma surprise et de ma joie, madame, lorsque je vous vis apparaître ce matin. Ce visage que je n' ai fait qu' entrevoir, mais dont les traits sont ineffaçablement gravés dans mon esprit, c' est le vôtre. Ressemblance étrange, n' est-ce pas ? Je vous ai priée de me dire quelques mots en anglais pour voir si la voix était aussi ressemblante que le visage : même voix. Vous expliquez-vous maintenant, madame, mon amitié subite pour vous ? N' est-il pas tout naturel que, jusqu' à ce que j' aie rencontré celle que je cherche, je me dévoue à son image comme à elle-même, et faut-il ajouter qu' il y a des moments où

p120

mon coeur se contenterait volontiers du témoignage de mes yeux et où je ne pourrais m' empêcher de tomber à vos pieds et de vous dire que je vous aime depuis un an, si je n' avais fait à l' autre le serment de ne pas la reconnaître sans sa permission ?
Jane, qui a peine à se modérer et qui s' est levée au dernier mot.

c' est tout, monsieur.
De Ryons.
C' est tout.
Jane.
C' est très-curieux en effet. (*elle appelle.*)
Balbine.
Balbine.
Madame ?
Jane, *avec la plus grande dignité.*
dites-nous, je vous prie, la romance que vous nous
avez promise. Voici monsieur qui est très-désireux
de l' entendre et très-pressé de se retirer.
Mademoiselle Hackendorf, à Jane.
eh bien, êtes-vous un peu revenue sur le compte de
M De Ryons ?
Jane.
Beaucoup.
Balbine, *une romance à la main, accompagnée au
piano par un des invités, tremblant et regardant
de temps en temps De Chanttrin. Tout le monde
est revenu en scène.*
on dit que l' on te marie,
tu sais que j' en vais mourir.
Ton amour, c' est ma folie.
Hélas ! Je n' en puis guérir.
(*elle s' interrompt et pousse trois petits cris.*)
ah ! Ah ! Ah ! (*elle se trouve mal.*)
Leverdet.
Qu' est-ce qu' il y a ? Elle ne va pas, ta musique.

p121

De Chanttrin.
Mademoiselle Balbine se trouve mal.
Jane, *courant à elle.*
ah ! Mon dieu ! Qu' avez-vous, chère enfant ?
Balbine, *de plus en plus fort.*
ah ! Ah ! Ah !
Des Targettes.
Elle a trop mangé !
Mademoiselle Hackendorf.
Il faut la délayer.
Balbine.
Maman ! Maman !
Leverdet.
Tu peux te vanter d' être une petite personne
insupportable. Avez-vous un peu d' eau de mélisse
ou de l' éther ? (*à Mademoiselle Hackendorf.*)
voyez donc dans le boudoir de la comtesse. Il y a
toujours là un assortiment de flacons. (*Mademoiselle
Hackendorf court vers la porte derrière laquelle
est caché De Montègre. Jane, qui est de l' autre*

côté du théâtre, en voyant le mouvement de mademoiselle Hackendorf, fait un mouvement d'effroi. De Ryons, qui voit ce qui se passe, se place entre Mademoiselle Hackendorf et la porte et lui tend un flacon qu'il prend dans le portefeuille dont il a parlé à Jane.)

De Ryons.

Voici un flacon qui suffira. Il guérit tout. *(Jane le regarde pour deviner sa pensée. Il prend un air naïf, et, s'appuyant sur le dos du canapé.)*

quelles nouvelles ?

Leverdet.

Elle pleure, ce ne sera rien. *(à Jane.)* je vous demande pardon.

Jane, *encore tremblante.*

c'est moi qui suis désolée de ce qui arrive à cette enfant.

Balbine, *se jetant dans les bras de son père.*

ah ! Papa.

p122

Leverdet.

Oh ! Oui, papa ! Tu es une belle fille.

Balbine.

Il ne faut pas le dire à maman.

Leverdet.

Allons, rrange-toi et débarrassons la comtesse.

De Ryons, *regardant toujours Jane.*

mais cette enfant a la fièvre, et l'air du soir peut lui faire du mal. La comtesse devrait la garder.

Jane, *obéissant à De Ryons malgré elle.*

en effet... j'aurai grand soin d'elle.

Balbine.

Oui ! Je veux rester ici.

Jane.

On va vous faire votre chambre à côté de la mienne ; Mademoiselle Hackendorf va vous y accompagner. Moi, je vais donner des ordres.

Leverdet.

Sa mère viendra la prendre demain.

Jane.

Je vous la reconduirai, puisque je dîne chez vous.

(Leverdet, Balbine, Mademoiselle Hackendorf sortent par la gauche.)

De Chantrín, *saluant.*

madame...

Jane.

Monsieur... *(De Chantrín sort.)*

Des Targettes.

Au revoir, comtesse.

Jane.

à bientôt. (*Des Targettes sort après avoir baisé la main de Jane, qui reste seule avec De Ryons, lequel remet tranquillement son portefeuille en ordre, sans quitter sa place devant la porte derrière laquelle est De Montègre.*)

ACTE II SCENE IV

p123

Jane, De Ryons.

Jane.

Adieu, monsieur.

De Ryons.

Pas encore.

Jane.

Que voulez-vous donc ?

De Ryons, *avec l' autorité d' un ancien ami très-homme du monde.*

je veux vous empêcher de commettre une imprudence, du moins aujourd' hui ; la maison est pleine de monde, vous ne pouvez ouvrir cette porte à la personne qui est dans cette chambre, sans risquer de vous perdre. Je la congédierais à votre place. Nul ne la verra, pas même moi.

Jane, *très-agitée.*

vous abusez étrangement de la position, monsieur.

De Ryons.

Pour votre bien, madame.

Jane.

Faites donc.

De Ryons.

Il n' y a rien à dire ?

Jane.

Il y a ce mot à remettre. (*elle écrit.*)

De Ryons, *en prenant la lettre qu' elle lui remet.*

merci.

Jane, *très-sincère.*

je vous déteste, monsieur.

De Ryons.

ça passera. (*Jane sort.*)

ACTE II SCENE V

p124

De Ryons, *seul*.
allons, me voilà en plein dans mon rôle d' ami.
(*il entre dans la chambre où est De Montègre.*)

ACTE III SCENE I

p125

même décor.
De Montègre, Joseph.
De Montègre.
Mademoiselle Leverdet va mieux ?
Joseph.
Oui, monsieur ; mademoiselle a dormi, et elle vient
de rentrer, après une promenade en voiture avec
madame la comtesse ; monsieur peut attendre ici.

ACTE III SCENE II

Jane, De Montègre.
De Montègre, à Jane, *qui entre*.
enfin, c' est vous !
Jane.
Je vous avais vu venir.
De Montègre.
ô Jane !
Jane, *craignant qu' on n' entende*.
prenez garde !

p126

De Montègre.
Il faut bien que je vous dise combien je suis
heureux.
Jane.
Dites-le de plus loin.
De Montègre.
Soyez sérieuse.
Jane.
Je le suis, et c' est pour cela que je ne veux pas
qu' on vous entende. Je suis déjà bien assez inquiète
depuis hier au soir.
De Montègre.
Et moi ! Vous devinez les folles pensées qui m' ont
traversé l' esprit quand cette porte s' est

entr' ouverte et que dans l' ombre, j' ai entendu ces mots : " monsieur, ne me répondez pas, je ne veux pas plus connaître votre voix que votre visage. Je suis seulement chargé par la comtesse de Simerose de vous dire qu' il lui est impossible de vous recevoir. Je dois vous remettre ce billet et vous aider à sortir d' ici. Suivez-moi ; je monterai dans ma voiture sans me retourner. " une main m' a tendu une lettre ; j' ai obéi machinalement, et M De Ryons m' a guidé hors de la maison ; il a sauté dans sa voiture et il est parti. Me connaît-il ? Ne me connaît-il réellement pas ? Je n' en sais rien. Vous devinez avec quelle ivresse j' ai lu votre lettre ; j' avais peur de rêver. Non ! Elle était bien réelle, et je l' ai là comme un autre battement de mon coeur. Est-il possible que tant de bonheur soit contenu dans un aussi petit espace ! Quelques mots sur un morceau de papier et le monde change d' aspect. Comme je vous aime !

Jane, *effrayée*.

plus bas !

De Montègre.

Mais, dites-moi, comment M De Ryons... car, avant la journée d' hier, vous ne le connaissiez pas !

p127

Jane.

Non.

De Montègre.

Vous me le jurez !

Jane.

Comment, je vous le jure ? Je vous le dis, cela ne vous suffit-il pas ?

De Montègre.

C' est que j' ai eu hier au soir avec lui une conversation assez étrange, et il m' avait appris qu' il avait été, sans que je m' en doutasse, l' ami d' une personne...

Jane, *avec dignité*.

avec laquelle je n' ai certainement aucun rapport.

De Montègre.

Pardon. C' est le reste de mes terreurs d' hier. Enfin, comment s' est-il trouvé notre confident ?

Jane.

Par la seule raison qu' il a forcé ma confiance. Il savait, j' ignore comment, que vous étiez là, et il a empêché Mademoiselle Hackendorf d' ouvrir cette porte. Sans lui, j' étais perdue.

De Montègre.

Qui avait pu lui dire que j' étais là ?

Jane.

Ce n' est certainement pas moi. En tout cas, il m' a proposé, il m' a imposé ses services. Que faire ? J' ai accepté ; mais, prévoyant bien que les seules explications verbales qu' il nous donnerait ne vous suffiraient pas, surtout en l' état où vous étiez, je lui ai remis pour vous cette lettre qui vous rend si heureux, et qui contient peut-être plus que je ne voulais dire. Où est-elle, cette lettre ? De Montègre, *montrant son coeur*. elle est là.

p128

Jane.
Donnez-la-moi.
De Montègre.
Pour quoi faire ?
Jane.
Pour que je la relise.
De Montègre.
Vous me la rendrez ?
Jane.
Donnez toujours. (*De Montègre hésite.*)
j' attends.
De Montègre, *donnant la lettre*.
la voici.
Jane, *lisant*.
" venez demain. Je ne demande qu' à vous croire. Jane. "
De Montègre.
Est-ce vrai ?
Jane.
Il faut bien que ce soit vrai, puisque c' est écrit.
De Montègre.
Il était temps que ce mot d' espoir m' arrivât, j' étais à bout de forces ! Si vous saviez quelle existence j' ai menée depuis votre départ ! J' ai été fou, j' en suis certain. Combien de fois ne m' est-il pas arrivé de marcher à la rencontre d' un de ces hommes qui passaient dans la rue avec un air joyeux, pour le provoquer et lui dire : " de quel droit ris-tu quand je souffre ? " je changeais brusquement de route pour me dérober à moi-même, et il s' éloignait en se disant : " voilà un fou ! " j' ai voulu aimer d' autres femmes ; les plus belles, les plus irrésistibles m' apparaissaient comme des spectres aussi vides que moi-même. Vous, toujours vous, que je ne savais où retrouver ! Alors, je voulais mourir, je rentrais dans ma solitude, et, penché sur ma fenêtre, je restais des nuits entières à regarder le pavé désert et à me dire : " va donc, le repos est là ; " puis je me sentais retenu par l' espérance, cette

éternelle lâcheté de l' homme ; je vous écrivais
longuement, et j' attendais une réponse qui n' arrivait
jamais. Pourquoi êtes-vous partie ?

Jane.

Parce que ma mère avait envie de voyager.

De Montègre.

Est-ce bien la vraie raison ?

Jane.

En connaissez-vous une autre ?

De Montègre.

Vous n' avez jamais aimé, Jane !

Jane.

C' est à moi que vous parlez ? Vous êtes sûr de ne pas
me confondre avec une autre personne ?

De Montègre.

Que voulez-vous dire ?

Jane.

Quand j' ai quitté Paris, je vous avais vu trois fois
chez votre soeur. Vous ne m' aviez pas adressé la
parole, on ne vous avait même pas présenté à moi. Vous
ne pouviez donc pas être un obstacle à mon départ, et
je ne soupçonnais guère que vous m' aimiez. Vous avez
commencé à m' écrire. Je n' ai prêté aucune attention
à vos lettres ; mais peu à peu, dans le silence
de ma vie déserte, j' ai relu ces lettres plus
attentivement ; je me suis faite à l' idée que
quelqu' un m' aimait, et votre nom a pris place dans
mes habitudes. Je m' intéressai à vous, je commençai
à vous plaindre, et j' éprouvai comme le besoin de
me rapprocher de Paris, où vous étiez... j' en
étais là quand votre dernière lettre m' est parvenue.
Vous étiez, disiez-vous, décidé à mourir si
vous ne me revoyiez pas avant huit jours. Mourir !
C' était beaucoup, mais c' était possible ; j' y avais
bien pensé quelquefois pour moi-même. J' ai fait ce
que vous me demandiez ; je suis revenue, et,
depuis

mon retour, les événements se sont précipités si vite
les uns sur les autres, qu' ils m' ont entraînée avec
eux plus loin que je ne voulais. Je ne demande qu' à
vous croire, je vous le répète ; guidez-vous
là-dessus et tâchez de me convaincre. Je veux aimer,
je veux être aimée ; vous êtes le seul homme à qui
j' aie parlé avec cette confiance. Mais ne vous y
trompez pas, j' ai une nature rebelle à toute espèce
de domination, et l' homme que j' aimerais le plus, je

ne le reverrais de ma vie s' il me soupçonnait deux fois. Vous voilà prévenu. Tout ce que vous avez dit ne compte pas... recommençons.

De Montègre.

Que voulez-vous que je vous dise ? Je vous aime dans le présent, dans l' avenir et jusque dans le passé. Je suis jaloux non-seulement de l' homme dont vous portez le nom, parce qu' il a goûté un bonheur qui aurait dû être à moi, mais encore de tous les autres hommes qui ont le droit de vous parler, de vous regarder. Je suis jaloux de votre mère, de vos pensées, de vos souvenirs, de tout ce qui n' est pas moi, enfin. Qui n' aime pas ainsi n' aime pas.

Jane.

éternelle profanation de l' amour ! Autant dire à une femme qu' on la méprise que de lui dire qu' on l' aime de la sorte ! Aimer avec la crainte au fond de l' âme ! Pourquoi ne pas haïr tout de suite ? Et, quand j' aurai répondu à toutes vos questions, quand je vous aurai prouvé que je suis une honnête femme, alors vous me demanderez de cesser de l' être pour vous prouver que je vous aime. Qu' attendez-vous donc de moi ? Je suis mariée, je ne puis être votre femme ! Quelle espérance vous a déjà donnée cette lettre ? Comptez-vous que nous allons partir ensemble et chercher le bonheur dans la honte, ou vais-je transiger avec ma conscience ? Allez-vous m' apprendre à ne rougir qu' en dedans, à implorer la discrétion de mes amis et la complicité de mes valets ; ou dois-je suivre les conseils des femmes expérimentées, comme

p131

Madame Leverdet, en rouvrant la porte à mon mari, et me faudra-t-il descendre, pour sauvegarder les apparences, à tous les mensonges, à toutes les duplicités, à toutes les impudeurs de l' adultère ? N' y a-t-il pas d' autres femmes pour ces sortes d' aventures ? Ah ! Si j' étais un homme, il me semble que je voudrais élever au-dessus de l' humanité tout entière la femme que j' aimerais. Dire à une femme : " je vous aime ! " n' est-ce pas lui dire : " je vous trouve la plus digne, entre tous les êtres, du sentiment le plus noble entre tous les sentiments ? Oublions la terre, supposons le ciel ; mettons en commun nos pensées, nos joies, nos douleurs, nos aspirations, nos larmes ; que, dans ce commerce immatériel des intelligences et des âmes, le regard soit toujours fier, l' émotion toujours pure, l' expression toujours chaste, la conscience toujours libre ; et, si les hommes devinent cette intimité,

la raillent ou la calomnient, laissons dire et pardonnons-leur ; ils ne peuvent comprendre ce qui se passe si loin d' eux. " voilà le rêve que j' ai fait, moi, pendant six mois de solitude et de réflexion, que j' ai fait en vous y associant quelquefois ; et, si vous connaissiez ma vie, que je vous dirai un jour, -dans un seul mot, -vous verriez que je n' en puis pas faire un autre, et qu' il faut m' aimer ainsi, ou ne pas m' aimer du tout. De Montègre.

Parlez ! Parlez encore ! La vérité, c' est ce que vous dites avec cette voix d' enfant et ce regard d' ange. Je crois à cet amour, je veux le connaître, et le connaître par vous et pour vous. Vous avez raison. Ces mains, qui ont pressé d' autres mains, sont indignes de toucher les vôtres ; cette bouche, qui a proféré jadis, à la hâte et machinalement, tous les mots de l' amour profane, n' est pas digne de prononcer votre nom divin. Je serai le confident de vos pensées, l' amant de vos rêves, l' époux de votre âme. Je me sacrifierai, j' immolerai en moi tout ce qui ne sera pas digne de vous. Le temps, le monde, l' espace pourront se placer entre nous sans nous séparer et sans avilir cet amour, qui n' aura besoin ni de la

p132

voix pour se manifester, ni de la forme pour convaincre. Tenez, je vous aime au-dessus de tout, et je ne toucherais pas à un pli de votre robe. Est-ce cela ?
Jane.
Taisez-vous ! Je vous adorerais. (*on frappe.*)
entrez.

ACTE III SCENE III

Les mêmes, Joseph.
Jane, *au domestique.*
pourquoi frappez-vous avant d' entrer ici ?
Joseph.
Chez Madame Leverdet, je frappais toujours avant d' entrer.
Jane.
C' est une habitude qu' il faudra perdre chez moi. Que voulez-vous ?
Joseph.
M De Ryons demande si madame veut le recevoir.
Jane.

Certainement. (*Joseph sort. à De Montègre.*)
j' ai des excuses à faire à M De Ryons, éloignez-vous
un instant, vous rentrerez tout à l' heure, et,
quand vous serez seul avec lui, vous lui direz ce
que vous croirez devoir lui dire : la vérité.
C' est ce qu' il y a de mieux. Pourquoi mentir ?
(*De Montègre sort d' un côté, De Ryons entre
de l' autre.*)

ACTE III SCENE IV

Jane, De Ryons.
Jane, *allant à De Ryons, et lui tendant la
main.*
pourquoi n' entrez-vous pas, monsieur ?

p133

De Ryons, *un petit carton à la main.*
je ne savais, madame, si je pouvais avoir déjà
l' honneur de me présenter chez vous.
Jane.
Ne m' avez-vous pas dit que vous étiez mon ami, et ne
me l' avez-vous pas prouvé ?
De Ryons.
Alors, vous ne me détestez plus ?
Jane.
Je ne déteste plus personne. Je suis heureuse et
gaie. Je commence à croire au bonheur. Qu' est-ce
que ce petit carton ?
De Ryons.
C' est un présent pour vous. On ne sait pas ce qui peut
arriver.
Jane.
Un présent, déjà. Voyons ! Un voile de grenadine
blanche. Cette plaisanterie continue.
De Ryons.
Ce n' est pas une plaisanterie, c' est un moyen.
Jane.
Quel moyen ?
De Ryons.
Un moyen pour moi d' arriver à ce que je veux.
Jane.
Et que voulez-vous ?
De Ryons.
Si je vous le disais, ça n' arriverait pas.
Jane.
Alors, je dois accepter ce voile ?

De Ryons.

Parce qu' un voile de ce genre est indispensable
à une femme qui ne veut pas qu' on la voie.

Jane.

Quand ?

De Ryons.

Quand elle va où elle ne doit pas aller..., à
Strasbourg, par exemple...

Jane.

Encore !

De Ryons.

Ainsi, ce n' était pas vous ? ...

Jane.

Vous le savez bien que ce n' était pas moi.

De Ryons.

Parions qu' avant deux jours vous me direz le
contraire.

Jane.

Avant deux jours je vous dirai que cette dame du
chemin de fer, c' était moi ? ...

De Ryons.

Il le faudra bien, et sans que je vous le demande.

Jane.

Je serais curieuse de voir ça.

De Ryons.

Vous le verrez.

Jane.

Au fond, je crois que vous êtes un peu fou.

De Ryons.

Non.

Jane.

Tant pis ! ... ce serait une excuse.

De Ryons.

Ne cherchez donc pas tant ; je suis votre ami, et pas
autre chose... quant à mon voile, vous l' acceptez ?

Jane.

Parfaitement.

De Ryons.

Et, si jamais vous avez une course mystérieuse à
faire, vous me promettez de le mettre ?

Jane.

Oh ! Je vous le promets. Mais je n' aurai pas à faire
de course mystérieuse ; vous vous trompez sur mon
compte, monsieur le sorcier, voilà tout ce que je
puis vous dire. Seulement, je vous pardonne
aujourd' hui, parce que je suis heureuse.

Joseph, *annonçant*.
M De Montègre !
De Ryons, *à part*.
il n' est pas malin... sa voiture était à la porte
quand je suis arrivé, et il se fait annoncer
maintenant.

ACTE III SCENE V

Les mêmes, De Montègre.
De Montègre.
Je me suis permis, madame, de venir savoir des
nouvelles de Mademoiselle Leverdet.
De Ryons, *à part*.
comme c' est bien trouvé !
Jane.
Elle est mieux, nous venons de faire une promenade
ensemble. Je vais lui demander si elle peut vous
recevoir. Je

p136

vous laisse un moment avec M De Ryons, dont je
vous ai parlé hier, et avec qui vous désirez tant
causer. (*elle sort.*)

ACTE III SCENE VI

De Ryons, De Montègre.
De Montègre, *tendant la main à De Ryons*.
donnez-moi la main.
De Ryons.
Avec plaisir.
De Montègre.
Il est inutile, n' est-ce pas, de prolonger le
mystère d' hier au soir ? C' est moi que vous avez
fait sortir de chez la comtesse.
De Ryons, *jouant l' étonnement*.
bah ! Vraiment ?
De Montègre.
Vous ne vous en doutiez pas ?
De Ryons.
Je savais parfaitement à quoi m' en tenir ; mais,
jusqu' à ce que vous m' en eussiez parlé vous-même,
j' aimais mieux avoir l' air de l' ignorer, et je
pensais bien que vous m' en parleriez.
De Montègre.
Je vous dois une explication.
De Ryons.

à quoi bon ? Ces choses-là s' expliquent toutes seules.
De Montègre.
Non, lorsque l' honneur d' une femme est en jeu. Sachez
donc, et je vous en donne ma parole d' honneur, que je
n' ai jamais été l' amant de Madame De Simerose, que
je ne le suis pas et que je ne le serai jamais.

p137

De Ryons.
Ah ! Vous m' enchantez.
De Montègre.
Parce que ?
De Ryons, *le regardant de côté.*
parce qu' alors je puis lui faire ma cour.
De Montègre, *malgré lui.*
non, car cela ne m' empêche pas de l' aimer de toute
mon âme ; au contraire.
De Ryons.
Et d' être aimé d' elle ?
De Montègre.
Peut-être.
De Ryons.
L' amour pur, alors, l' amour platonique, la
quintessence de l' amour ; j' y suis.
De Montègre.
Moquez-vous tant que vous voudrez ; c' est ainsi,
et je suis heureux.
De Ryons.
Mauvais plaisant !
De Montègre.
Je vous jure !
De Ryons.
êtes-vous sincère ?
De Montègre.
Oui.
De Ryons.
En ce cas, partez pour la Chine, sans perdre une
minute.
De Montègre.
Dieu m' en garde !

p138

De Ryons.
Alors, avant huit jours, vous déshonorerez celle que
vous aimez.
De Montègre.
Parce que ?

De Ryons.

Parce qu' on n' attelle pas un cheval de course à une charrue ; parce qu' au quart du sillon, vous donnerez des coups de pied dans les brancards et que vous casserez tout ; parce qu' enfin il y a des lois invariables que nous ne changerons ni vous ni moi, qui n' ai pas envie de les changer, du reste ; et ces lois, les voici : l' homme a une âme, un esprit et un corps. S' il n' aime qu' avec son âme, qu' il ne s' adresse pas à une créature terrestre, qu' il aille droit à Dieu, source de toute pureté et de toute vérité ; qu' il soit saint Augustin ou saint Vincent De Paul, et qu' il donne aux hommes un grand exemple à suivre. S' il n' aime qu' avec son imagination, qu' il soit Dante ou Pétrarque ; qu' il évoque une créature imaginaire et irréalisable, comme Laure ou Béatrix ; qu' il mette son amour en rimes et qu' il laisse à la postérité un chef-d' oeuvre éternel. S' il n' aime qu' avec le corps, qu' il soit Casanova ou Richelieu ; qu' il fasse éclater l' amour païen sur les joues des belles filles, comme ces feuilles de rose en forme de bulles que les enfants font éclater sur le dos de leurs mains. Cela fait un joli bruit, et il n' y a rien dedans ; mais, pour le commun des hommes, dont vous êtes et moi aussi, il faut l' harmonie entre le corps, l' esprit et l' âme ; il faut l' amour enfin, tel que Dieu l' a voulu. -ne venez donc pas, avec votre nature et à votre âge, nous raconter que vous allez passer votre vie dans l' adoration perpétuellement respectueuse d' une femme en chair et en os comme vous. C' est bon pour commencer, mais ça ne va pas loin, et je n' ai qu' un mot à vous dire pour vous rejeter sur la terre et vous faire trembler de la tête aux pieds, vous et votre amour pur.

De Montègre.

Quel mot ?

p139

De Ryons.

Vous aimez la comtesse en dehors de toute pensée matérielle ?

De Montègre.

Oui.

De Ryons.

Eh bien, fermez les yeux un moment ; voyez-vous cette ombre qui passe entre elle et vous, en vous riant au nez ? C' est l' ombre du mari.

De Montègre, *avec colère*.

ne parlez pas de cela.

De Ryons.

Vous êtes jaloux d' un fait matériel... vous le voyez bien. Partez pour la Chine ! Non ? Eh bien, faites la cour à Madame Leverdet, qui a une passion pour vous ; j' ai vu ça, moi. Non plus ? Alors, puisque vous le voulez absolument, donnez-nous la comédie, et... (*à part.*) , comme c' est moi maintenant qui tiens les ficelles, je crois qu' elle va être drôle.

ACTE III SCENE VII

Les mêmes, De Simerose.

De Simerose, *entrant.*

pardon, messieurs, Madame De Simerose, je vous prie ?

De Ryons.

Vous êtes ici chez elle, monsieur.

De Simerose.

Je n' ai trouvé personne qu' un domestique qui tenait en main un fort beau cheval de selle, qui est à l' un de vous deux, sans doute, messieurs ?

De Ryons.

à moi, monsieur.

p140

De Simerose.

Recevez mon compliment, monsieur, c' est une bête admirable ; mais ce domestique, qui ne pouvait venir m' annoncer avec son cheval en main, m' a dit que je trouverais la comtesse dans ce salon.

De Ryons.

La comtesse est dans la salle à manger avec Mademoiselle Leverdet. J' allais prendre congé d' elle ; je puis la prévenir.

De Simerose.

Si vous le voulez bien, monsieur...

De Ryons.

Qui annoncerai-je ?

De Simerose.

M D' Issomère. Je viens pour une propriété que madame la comtesse veut vendre ; je vous demande pardon, monsieur. (*De Ryons salue.*)

De Ryons, à De Montègre.

venez-vous ?

De Montègre.

Non, je reste encore un moment. (*De Ryons sort.*)

ACTE III SCENE VIII

De Montègre, De Simerose.
De Simerose.
Ce monsieur a un beau cheval.
De Montègre, *intrigué par ce nouveau venu.*
vous êtes amateur, monsieur ?
De Simerose.
Oui, très-amateur. Et vous, monsieur ?
De Montègre.
Comme tout le monde. (*Jane entre et marche vers De Simerose.*)

ACTE III SCENE IX

p141

les mêmes, Jane.
Jane, *reconnaissant De Simerose.*
vous, monsieur !
De Simerose.
Moi-même, madame !
Jane, *à demi-voix.*
pourquoi vous faites-vous annoncer chez moi sous un
faux nom ?
De Simerose, *même jeu.*
parce que vous ne m' auriez probablement pas reçu
sous mon nom véritable, et qu' il était alors inutile
de mêler des domestiques ou des étrangers à l' affront
que vous m' auriez fait.
Jane, *présentant M De Montègre.*
M De Montègre. (*présentant M De Simerose.*)
M De Simerose, mon mari.
De Montègre.
Je prends congé de vous, madame.
Jane.
J' espère vous revoir bientôt.
De Simerose, *regardant De Montègre, qui*
s' éloigne ; à part.
hum ! Hum !

ACTE III SCENE X

Jane, De Simerose.
Jane.
Je vous écoute, monsieur.
De Simerose, *très-homme du monde et*
très-cérémonieux.
d' abord, je me présente chez vous pour vous faire

mes

p142

excuses. Je vous ai causé un moment d'ennui en acceptant le dîner de Madame Leverdet. J'ignorais que nous pussions nous trouver ensemble. Je ne connaissais pas cette dame ; elle n' a pas eu de cesse que je lui fusse présenté, et, dès notre première rencontre, elle m' a parlé de vous comme si elle était votre plus intime amie. Elle promettait de mener la bonne fin des événements qui me souriaient fort. Elle n' a pas réussi. Je n' ai pas besoin de vous dire combien je le regrette.

Jane.

Je désire, monsieur, que nous ne revenions pas sur le passé, qui m' est probablement encore plus pénible qu' à vous, et, si vous voulez bien me faire connaître...

De Simerose.

Le but de ma visite ! Je viens vous informer d' une résolution que j' ai prise et vous demander un service. La résolution est de quitter l' Europe.

Jane.

Pour longtemps ?

De Simerose.

Pour toujours. Il faut absolument que ma vie soit employée à quelque chose. Je suis résolu à partir avec un de mes amis. Nous allons tenter dans le nouveau monde des voyages et des aventures qui rendront peut-être bientôt la situation plus claire pour vous. Quels que soient les accidents auxquels je m' expose pour me distraire un peu, je tâcherai que vous soyez informée le plus tôt possible de votre liberté complète. Cependant, si depuis deux ans vos idées sur le mariage ne sont pas modifiées, en cas de veuvage, ne faites pas une nouvelle tentative, elle ne réussirait pas mieux que la première. Si elles sont autres, soyez heureuse, je le souhaite et vous le méritez.

Jane.

Monsieur ! ...

De Simerose.

Rassurez-vous ; je ne viens pas essayer de vous émouvoir

p143

sur ma destinée probable, et je passe tout de suite au service dont j' ai besoin, et qui ne peut m' être

rendu que par une personne que j' estime et que j' aime. Puis-je compter sur vous ?

Jane.

Oui.

De Simerose.

Cependant, si des motifs que je ne connais pas veulent que vous ne puissiez rien faire sans l' avis de quelqu' un, parent ou ami, veuillez me le dire.

Ma visite s' arrêterait là, ce que j' ai à vous demander ne devant être connu de personne.

Jane.

Pas même de ma mère ?

De Simerose.

Pas même de votre mère, qui ne m' aime pas, qui vous aime un peu en égoïste, sans quoi elle vous eût mieux conseillée dans d' autres circonstances.

Jane.

Je vous écoute.

De Simerose.

Ce mot me suffit. Vous êtes de celles à qui l' on n' a besoin de demander ni protestations ni serments.

Voici ce dont il s' agit : je m' intéresse beaucoup et je m' intéressais déjà avant de vous connaître, à un enfant qui est encore trop jeune pour que je l' emmène avec moi ; je suis sa seule famille, il n' a plus de mère et n' a pas de père. Il est âgé de quatre ans. C' est un petit garçon plein d' intelligence et de grâce. Voulez-vous vous occuper de lui à votre tour, en mon absence, l' aller voir de temps en temps et devenir sa protectrice ?

Jane.

Volontiers...

De Simerose.

Si, plus tard, il vous plaît, s' il se rend digne d' une affection sérieuse et suivie, qui vous empêcherait de le prendre auprès

p144

de vous ? Il vous faudra un jour aimer quelqu' un, vous ne sauriez traverser la vie sans un attachement quelconque. Autant celui-là qu' un autre, et ce sera une bonne action. Si je reviens de mes excursions d' ici à cinq ou six ans (en cinq ou six ans, il se passe bien des choses !), nous nous entendrons ensemble sur la manière de l' élever à nous deux, même séparément, et d' en faire un homme. Si je ne reviens pas et que vous ne soyez pas remariée, adoptez-le quand vous serez en âge de le faire. En tout cas, moi, je lui donne mon nom par ce testament, par ce même testament que je vous prie de garder. (*il lui remet son testament.*) je vous laisse toute ma

fortune à titre de dépôt, rassurez-vous, et vous la transmettez, quand vous le jugerez convenable, à cet orphelin. Il est à la campagne, chez des gens dont voici l'adresse sur cette lettre, par laquelle je vous donne pleins pouvoirs sur lui. Cette lettre est signée du nom que j'ai pris tout à l'heure, sous lequel je suis connu de ses nourriciers et qui est l'anagramme de mon nom véritable. Ce n'est donc pas tout à fait un mensonge. Ces gens sont prévenus qu'une dame viendra peut-être voir le petit et le prendre. Vous les récompenserez de leurs soins, et tout sera dit. Est-ce convenu ?

Jane.

Oui, et je vous remercie de votre confiance.

De Simerose.

Je pars demain ; si, d'ici là, vous avez quelque chose à me faire dire, j'habite mon ancien appartement de garçon. Je me permettrai de vous écrire quelquefois et de vous demander des nouvelles de Richard. C'est le nom de l'enfant.

Jane.

Le même nom que vous ?

De Simerose.

Le même.

Jane.

Vous recevrez régulièrement de ses nouvelles.

p145

De Simerose.

Merci. Au revoir, comtesse ; adieu, veux-je dire.

Jane.

Adieu. *(De Simerose sort.)*

ACTE III SCENE XI

Jane, De Montègre ; *il est entré, presque aussitôt que le comte a été sorti, par la porte derrière laquelle il était caché au deuxième acte.*

De Montègre.

Eh bien ?

Jane, *qui ne l'avait pas vu.*

vous étiez là ?

De Montègre.

Oui.

Jane.

Dans cette chambre, alors ? *elle montre la chambre dans laquelle il s'est caché à l'acte précédent.*

De Montègre.

Oui, puisque vous m'avez autorisé hier.

Jane.
Mais non aujourd' hui.
De Montègre.
Pardon ! Je ne croyais pas vous contrarier. J' étais impatient de savoir ce que le comte est venu faire ici.
Jane.
Il est venu me parler d' affaires, me remettre des papiers d' intérêt.
De Montègre.
à quel propos ?

p146

Jane.
Il part.
De Montègre.
Pour longtemps ?
Jane.
Pour toujours.
De Montègre, *avec joie.*
alors, pourquoi êtes-vous si troublée ?
Jane.
Je ne m' attendais pas à cette visite, elle m' a fait mal.
De Montègre.
Et à moi donc ! Quand je pense que vous avez aimé cet homme !
Jane.
Oh ! Jamais... *elle va pour parler et s' arrête.*
De Montègre.
Qu' alliez-vous dire ?
Jane.
Rien, plus tard. Adieu.
De Montègre.
Vous me congédiez ?
Jane.
J' ai besoin d' un peu de repos et de solitude, après toutes ces émotions.
De Montègre.
Dites-moi que vous m' aimez, Jane.
Jane, *sans le regarder.*
quelle femme serais-je donc si je ne vous aimais pas ?
De Montègre.
à demain. *Jane fait signe que oui ; De Montègre sort.*

ACTE III SCENE XII

Jane, *seule.*
elle va à la fenêtre et regarde De Montègre s' éloigner. Elle fait un mouvement de tête qu' il peut croire affectueux. Il est visible cependant qu' elle ne pense pas à lui en ce moment. Elle revient à la table où sont les papiers que lui a remis le comte. Elle les parcourt machinalement et les laisse retomber. Elle réfléchit un instant, puis elle prend une résolution subite, marche vers la sonnette et sonne. La femme de chambre paraît.

ACTE III SCENE XIII

Jane, la femme de chambre.
Jane.
Mon châte, mon chapeau. *la femme de chambre va chercher les objets demandés. Pendant ce temps, Jane prend les papiers du comte et les met dans sa poche.*
La Femme De Chambre.
Madame ne sort pas dans sa voiture ?
Jane.
Non.
La Femme De Chambre.
Madame ne met pas de voile ?
Jane.
Si. montrant le voile de grenadine sur la table.
donnez-moi celui-là. *à part.* allons, M De Ryons est prophète !

ACTE IV SCENE I

même décor.
Madame Leverdet, Joseph.
Madame Leverdet.
Et la comtesse est sortie ?
Joseph.
Oui, madame.
Madame Leverdet.
Va-t-elle rentrer ?
Joseph.
Je le pense. Madame est sortie à midi, et il est

quatre heures.
Madame Leverdet.
Et ma fille ?
Joseph.
Mademoiselle Balbine est dans le jardin.
Madame Leverdet.
Seule ?
Joseph.
Seule.
Madame Leverdet.
La comtesse est peut-être allée au-devant de sa mère ?

p149

Joseph.
Peut-être, madame.
Car Madame De Tussac doit revenir ces jours-ci,
n' est-ce pas ?
Joseph.
C' est bien possible.
Madame Leverdet.
Et l' oncle de la comtesse, est-il arrivé ?
Joseph.
Non, madame.
Madame Leverdet.
Mais on l' attend ?
Joseph.
Son appartement est prêt.
Madame Leverdet.
Il a accompagné la comtesse pendant son voyage en
Italie ?
Joseph.
Madame la comtesse a donc été en Italie ?
Madame Leverdet.
La femme de chambre était du voyage ; elle a dû
vous le dire.
Joseph.
Non, madame.
Madame Leverdet.
De quoi parlez-vous donc à l' office ?
Joseph.
Des autres maisons.
Madame Leverdet.
Est-ce que vous avez de l' esprit, Monsieur Joseph ?

p150

Joseph.
Madame le sait bien ; c' est pour cela qu' elle m' a

renvoyé.
Madame Leverdet, *à part*.
impertinent !
Joseph, *à part*.
curieuse ! *il sort*.

ACTE IV SCENE II

Madame Leverdet, De Montègre.
De Montègre, *très-agité*.
vous êtes seule ici ?
Madame Leverdet.
Qu' avez-vous ?
De Montègre.
Vous êtes mon amie, n' est-ce pas ?
Madame Leverdet.
Est-ce à vous d' en douter ? *elle lui tend la main ;*
il la lui serre en homme qui pense à autre chose.
De Montègre.
Il s' agit de me dire tout ce que vous savez.
Madame Leverdet.
Sur qui ?
De Montègre.
Sur Madame De Simerose.
Madame Leverdet.
Ah ! ça commence. Je vous ai cependant prévenu, quand
vous m' avez fait la confidence de ce nouvel amour.
Je vous ai dit que je ne savais pas à quoi m' en
tenir sur cette femme-là. Je ne la connais pas, moi.
Elle est ma voisine de campagne, voilà tout. Elle va,
elle vient, elle voyage, elle s' enferme.

p151

Personne ne sait ce qu' elle fait, et elle ne rend de
compte à personne. Où en êtes-vous avec elle ?
De Montègre.
Vous ne trahirez jamais ce secret ?
Madame Leverdet.
En ai-je jamais trahi un ? Et vous me les avez
confiés tous ; car, sans reproche, c' est à moi que
vous venez conter toutes vos peines d' amour, -sans
vous inquiéter...
De Montègre, *l' interrompant*.
eh bien, j' ai eu une entrevue avec la comtesse, ce
matin, ici ; je lui ai dit ce que je lui avais écrit
si souvent, que je l' aimais.
Madame Leverdet.
Et elle ?
De Montègre.

Elle m' a laissé entendre qu' elle pourrait m' aimer.
Madame Leverdet.
Pour une première entrevue, c' est suffisant, si ce
n' est que ça.
De Montègre, *avec amertume*.
mais elle ne s' engageait pas à grand' chose. Il n' était
question que d' amour platonique.
Madame Leverdet.
Il faut bien varier un peu.
De Montègre.
M De Ryons est venu nous interrompre, et j' étais
avec lui quand M De Simerose est venu.
Madame Leverdet.
Il a vu sa femme ?
De Montègre.
Oui.

p152

Madame Leverdet.
Vous assistiez à l' entrevue ?
De Montègre.
Non ; mais, dès que le comte a eu pris congé d' elle,
je suis rentré.
Madame Leverdet.
êtes-vous sûr que c' était le comte ?
De Montègre.
Elle nous a présentés l' un à l' autre ; vous la
croiriez capable... ?
Madame Leverdet.
Grand, beau garçon, élégant, l' air un peu insolent ?
De Montègre.
Oui.
Madame Leverdet.
C' est lui. Il sera venu lui annoncer son départ et
faire une dernière tentative. Il quitte Paris demain.
Il doit même venir ce soir demander des
renseignements à M Leverdet, pour son voyage.
Continuez.
De Montègre.
Quand elle m' a revu, elle m' a dit que son mari était
venu lui parler d' affaires d' intérêt ; qu' en effet,
il allait partir ; que cette visite l' avait troublée,
qu' elle avait besoin de solitude et de repos. Je
l' ai laissée, alors ; mais je ne sais quel
pressentiment me disait de ne pas m' éloigner de cette
maison, et je me suis mis à rôder dans le voisinage.
Madame Leverdet.
Vous ne changerez jamais.
De Montègre.
Au bout d' un quart d' heure, la comtesse sortait, le
visage couvert d' un voile blanc, méconnaissable

pour tout le monde, excepté pour moi. évidemment, elle se cachait. De plus, elle

p153

était à pied, sans sa voiture et sans ses gens. Elle a pris le chemin de fer. J' ai monté dans un autre compartiment qu' elle. Arrivée à Paris, elle a pris une voiture de place et s' est fait conduire au boulevard de Wagram.

Madame Leverdet.

Dans les nouveaux quartiers ?

De Montègre.

Oui. Elle s' est fait arrêter devant un hôtel portant le numéro 67. Elle a payé sa voiture, et elle est entrée dans cette maison. Cinq minutes après, j' y entrais à mon tour ; je donnais cinq louis au concierge, et je lui demandais chez qui était allée cette dame, entrée cinq minutes avant moi. Cette dame, que le concierge connaissait pour l' avoir vue quelquefois venir visiter sa maîtresse, absente de Paris à cette heure, cette dame n' avait fait que traverser la cour, et elle était sortie par l' autre porte, donnant sur la rue des dames. La maison avait deux issues. La comtesse le savait, et elle en usait pour faire perdre sa trace, si elle était suivie.

Madame Leverdet.

Pas mal.

De Montègre.

Je suis sorti par la même porte qu' elle. Personne.

Rien. Envolée ! Je suis revenu ici. J' ai questionné adroitement...

Madame Leverdet.

Je me fie à vous.

De Montègre.

Elle n' était pas rentrée. On ne savait rien. Alors, j' ai couru chez vous ; on m' a dit que vous étiez chez elle, et me voilà. Il ne s' agit plus de me cacher la vérité ; vous devez la savoir, comme vous la savez sur toutes les personnes que vous recevez ; au nom du ciel, dites-la-moi !

Madame Leverdet.

Je ne puis faire que des suppositions.

p154

De Montègre.

Voyons-les.

Madame Leverdet.

Vous savez ce que je vous ai répondu quand vous m'avez fait la confidence de votre amour pour la comtesse. Je vous ai conseillé d'en guérir le plus vite possible. Je la croyais en toute conscience la plus honnête femme du monde, la plus inattaquable et la plus invincible. Je craignais donc pour vous un chagrin sans remède. Vous avez persisté ; vous avez trouvé le moyen de la faire revenir, ce qui a commencé à modifier mes idées sur son compte ; et, quand je lui ai parlé de vous hier, et qu'elle m'a répondu tranquillement, comme si vous étiez pour elle le premier venu : " oui, je l'ai vu deux ou trois fois chez sa soeur ; " quand je l'ai vue exiger de moi que je lui menasse tous mes invités, parce que vous étiez du nombre, car il ne pouvait y avoir d'autres raisons à cette inconvenance ; enfin, quand je vous ai présenté à elle et que je l'ai vue vous accueillir comme elle eût fait d'un véritable inconnu, j'avoue que j'ai été émerveillée de son aplomb, et que j'ai continué à croire qu'elle n'en était pas à son coup d'essai. Ce que vous venez de me raconter ne me laisse plus aucun doute. Cette petite comtesse nous a tous mis dedans, comme on dit. Maintenant, vous ne m'avez parlé qu'incidemment de M De Ryons ; quel rôle joue-t-il dans toute cette histoire ?

De Montègre.

Hier soir, elle m'avait permis d'attendre dans cette chambre qui est là, avec promesse de me recevoir quand tout le monde serait parti.

Madame Leverdet.

De mieux en mieux !

De Montègre.

Votre fille s'étant trouvée mal, elle n'a pu rester seule. C'est M De Ryons qu'elle a chargé de me faire sortir et de me remettre un billet.

p155

Madame Leverdet.

Parfait ! Eh bien, c'est M De Ryons qu'il faut faire parler. Ce ne sera pas facile, parce qu'il ne dit que ce qu'il veut dire, excepté hier cependant, où, pour prouver son mérite, il a fait allusion, en causant avec Madame De Simerose, à je ne sais quel voyage à Strasbourg, compliqué de phrases anglaises. Il y a là un mystère dont il est le confident ou l'auteur. Ils se connaissaient certainement avant de se rencontrer chez moi. Ils sont plus malins que vous, mais je suis aussi maligne qu'eux.

De Montègre.

Merci. *il fait mine de s' éloigner.*

Madame Leverdet.

Où allez-vous ?

De Montègre.

Je vais trouver M De Ryons, et, s' il se moque de moi malheur à lui ! Et, si elle s' entend avec lui, malheur à elle ! Ah ! C' est Fanny qui recommence !

Mais, cette fois, je suis prévenu. *il va prendre son chapeau.*

Madame Leverdet, *à part.*

tant pis pour vous, petite comtesse ! Pourquoi vous jetez-vous dans les amours des autres ?

Mademoiselle Hackendorf entre.

De Montègre, *à Mademoiselle Hackendorf.*

j' ai été bien coupable envers vous, mademoiselle ; mais si vous saviez ! ... *il sort.*

ACTE IV SCENE III

Mademoiselle Hackendorf, Madame Leverdet.

Mademoiselle Hackendorf.

Il est fou !

Madame Leverdet.

Il ne s' en faut guère.

p156

Mademoiselle Hackendorf.

C' est une épidémie, alors. Balbine, avec qui je suis depuis un quart d' heure, refuse de me parler. J' ai cru qu' elle allait me battre.

Madame Leverdet.

Qu' est-ce que cela signifie ? Et la comtesse n' est pas rentrée ?

Mademoiselle Hackendorf.

Non. *De Ryons entre.*

ACTE IV SCENE IV

les mêmes, De Ryons.

De Ryons, *saluant.*

mesdames...

Madame Leverdet.

Vous n' avez pas rencontré M De Montègre ? Il sort d' ici.

De Ryons.

Il aura peut-être pris à droite pendant que j' arrivais à gauche.

Madame Leverdet.

Il allait chez vous.

De Ryons.

Il ne m' y trouvera probablement pas ; mais cette petite course ne peut lui faire que du bien. C' est un homme qui a le sang à la tête. Il faut qu' il marche ! Il faut qu' il marche ! Savez-vous ce qu' il avait à me dire ?

Madame Leverdet.

Peut-être, mais je veux vous laisser le plaisir de le deviner, puisque vous devinez. Et, à ce propos, maintenant que vous l' avez vue à table, qu' est-ce que vous pensez de la comtesse,

p157

définitivement ? Quel est l' état de son coeur ? Je serais très-curieuse de le savoir.

De Ryons.

Voulez-vous que je sois franc ?

Madame Leverdet.

Si ce n' est pas trop vous demander.

De Ryons.

Eh bien, je crois que c' est la plus honnête femme du monde.

Madame Leverdet.

Ah ! Vraiment ?

De Ryons.

Oui.

Madame Leverdet.

Vous êtes son ami ! Cela se voit.

De Ryons.

Je suis de la maison maintenant. C' est la seconde visite que je lui fais de la journée.

Madame Leverdet.

Vous les rend-elle, vos visites ?

De Ryons.

Pas encore.

Madame Leverdet.

Où demeurez-vous ?

De Ryons.

Est-ce que vous comptez l' accompagner quand elle viendra ? Prévenez-moi, j' illuminerai.

Madame Leverdet.

Vous ferez bien, si vous habitez les quartiers déserts, le boulevard de Wagram, par exemple.

De Ryons.

Je ne comprends plus.

p158

Madame Leverdet.

Comment ! Votre nouvelle amie ne vous a pas dit qu' elle y était allée aujourd' hui ? Elle a des secrets pour vous. Vous êtes bien fin, Monsieur De Ryons ; mais on peut être aussi fin que vous. Vous ne m' aviez jamais fait l' honneur de venir chez moi. Vous me faites cet honneur tout à coup, juste le jour où la comtesse revient de voyage et me rend visite. Oh ! Quel hasard ! Je vous présente naïvement à elle, comme si vous ne la connaissiez pas, parce que vous me dites qu' elle vous est inconnue. Vous surprenez ma bonne foi, c' est très-ingénieux, mais ce n' était pas difficile. Comment pouvais-je supposer que vous feriez servir ma maison à de pareilles rencontres ? Je sais ce qu' il me reste à faire.

De Ryons, à *Mademoiselle Hackendorf*.

elle est folle.

Mademoiselle Hackendorf.

Elle aussi !

De Ryons, à *Madame Leverdet*.

à ce soir tout de même, chère madame.

Madame Leverdet, à *Mademoiselle Hackendorf*.

vous n' avez pas compris grand' chose à ce que nous avons dit. Tant mieux pour vous ! -oui, à ce soir.

elle embrasse Mademoiselle Hackendorf et sort.

ACTE IV SCENE V

De Ryons, Mademoiselle Hackendorf.

Mademoiselle Hackendorf.

Qu' est-ce qu' elle a ?

De Ryons.

Bonne femme pour les myopes, et honnête femme pour les aveugles !

p159

Mademoiselle Hackendorf, *le regardant*.

eh bien ?

De Ryons, *d' un air naïf*.

eh bien ?

Mademoiselle Hackendorf.

Quelle heure est-il ?

De Ryons, *regardant la pendule*.

cinq heures.

Mademoiselle Hackendorf.

Qu' est-ce que vous deviez faire aujourd' hui de deux à quatre ?

De Ryons.

Aujourd' hui ? *elle fait signe que oui.* de deux
à quatre ? *il a l' air de chercher à se rappeler.*
Mademoiselle Hackendorf.
Vous êtes aimable !
De Ryons.
Je ne me rappelle pas du tout.
Mademoiselle Hackendorf.
Je vais aider votre mémoire. Vous deviez venir
demander ma main à mon père.
De Ryons, *se frappant le front.*
c' est pourtant vrai ! Je vous fais mes excuses.
Comment ai-je pu oublier ça ? Mais monsieur votre
père ? ...
Mademoiselle Hackendorf.
Mon père était prévenu, il vous attendait avec tous
ses livres.
De Ryons.
Il consentait, alors ?
Mademoiselle Hackendorf.
Certainement !

p160

De Ryons.
Oh ! Quel jeu jouons-nous, mademoiselle ?
Mademoiselle Hackendorf.
Aucun jeu.
De Ryons.
Vous n' aviez pas considéré mes paroles d' hier comme
une plaisanterie, de mauvais goût peut-être, mais
enfin comme une plaisanterie ?
Mademoiselle Hackendorf.
Non.
De Ryons.
Et vous avez cru réellement que j' irais aujourd' hui
vous demander à votre père ?
Mademoiselle Hackendorf.
Oui.
De Ryons.
Et vous auriez accepté d' être ma femme ?
Mademoiselle Hackendorf.
Parfaitement.
De Ryons.
Enfant gâtée ! Il y a un homme, un seul parmi tous
ceux qui vous entourent, qui n' a pas l' idée de vous
épouser, qui n' a pas envie de vos millions, qui vous
dit quelquefois des vérités au lieu de vous faire
des compliments, et vous n' avez pas de cesse que cet
homme n' ait fait ce que font les autres ; cela
vous taquine qu' un mortel échappe à votre empire ; il
faut absolument qu' il se soumette, qu' il fasse la
démarche convenue, et que vous puissiez enfin dire

de lui : " encore un que j' ai refusé ! " belle victoire ! Eh bien, on vous la donnera, cette satisfaction, s' il ne faut que cela pour vous amuser un moment, parce qu' on doit faire tout ce qu' on peut pour amuser une jolie femme.

p161

Mademoiselle Hackendorf.

Monsieur l' homme qui sait tout, vous ne savez pas ce que vous dites. Mes millions m' ennuiant assez pour me donner un avantage sur les autres jeunes filles, celui de dire ce que je pense, sans pouvoir être accusée de calcul ; et, toutes les fois que j' ai parlé de vous, j' ai dit que vous étiez le seul homme que je consentirais à épouser.

De Ryons.

Alors, c' est bien vous que me proposait Madame Leverdet ?

Mademoiselle Hackendorf.

Probablement.

De Ryons.

Et d' où me venait cet honneur ?

Mademoiselle Hackendorf.

Tout bonnement de ce que vous ne ressemblez pas aux autres hommes. Voilà la vérité, puisque vous voulez la connaître.

De Ryons.

Malheureusement.

Mademoiselle Hackendorf.

Malheureusement, votre indifférence est sincère, et un homme supérieur aux autres n' épouse pas une fille comme moi. Il faut être pour cela un vaniteux, un spéculateur ou un sot, voilà ce que vous voulez dire, n' est-ce pas ? " ah ça ! Qu' est-ce que cette jeune fille qu' on promène tous les jours d' hiver et de printemps au bois de Boulogne, dans une calèche découverte, à côté d' un vieux monsieur qui a l' air de dire à tout le monde : " regardez donc ma fille, comme elle est bien mise ! " qu' on rentre dès qu' il fait nuit, parce qu' on ne la verrait plus, et pour qu' elle ne s' abîme pas ; qu' on habille ensuite un peu plus ou un peu moins, et qu' on transporte dans ses éternelles loges de l' opéra ou des italiens, d' où elle entend *il trovatore* ou *le trouvère*, et qu' on retrouve l' été à Bade ou à Biarritz, où

p162

elle balance la renommée de *vermouth* ou de *gladiateur* ? -comment ! Vous ne la connaissez pas ? C' est la belle Mademoiselle Hackendorf, un des plus riches partis de l' Europe. -pourquoi ne se marie-t-elle pas ? Elle n' est plus toute jeune ! Elle a bien vingt-deux ans. Quel est donc ce mystère ? Est-elle aussi riche qu' on le dit ? Est-ce que son père n' a pas fait faillite dans son pays ? -on prétend qu' elle a eu une passion pour un grand personnage qui ne pouvait pas l' épouser. -qu' elle y prenne garde ! Elle commence à devenir un peu ridicule avec ses toilettes excentriques, son attelage à quatre et ses deux millions de dot. Savez-vous à qui elle ressemble ? à cette belle poupée mécanique qui est en montre dans un magasin du boulevard, avec cette annonce : " je dis *papa*, je dis *maman*, et je ne coûte que cinq cents francs. " tout le monde l' admire, personne ne l' achète. Joli joujou, mais trop connu. *un silence*. c' est bien cela, n' est-ce pas ? C' est bien ainsi que vous avez parlé de moi ? On me l' a répété, et je n' en oublie rien. En effet, un homme qui a tenu ce discours sur une femme ne peut plus, ne doit plus lui donner son nom. Et pourtant ce serait une bonne action, car cette fille est une honnête fille, et ce n' est pas sa faute si elle est belle, si elle est riche et si elle a de la fortune et de la beauté. Elle fait du bien avec l' une et ne fait pas de mal avec l' autre. Elle sera une honnête femme, si elle trouve un mari intelligent qui la comprenne et la domine. Ce mari, elle l' a trouvé. Elle profite de ce qu' il est plus intelligent que les autres hommes et de ce qu' elle a les moyens de dire ce qu' elle pense, pour lui dire : " je n' ai encore vu que des hommes inférieurs à moi, et c' est un maître qu' il me faut. Sacrifiez-vous ; épousez-moi. " De Ryons, *après l' avoir regardée un moment*. vous êtes trop jolie. Mademoiselle Hackendorf. C' est si facile de vieillir ! De Ryons. Vous êtes trop riche.

p163

Mademoiselle Hackendorf.
C' est si facile de se ruiner !
De Ryons.
Quand M De Chantrín doit-il demander votre main ?
Mademoiselle Hackendorf.
Ce soir.
De Ryons.

On demande donc aussi le soir ?
Mademoiselle Hackendorf.
Oui, on a été forcé...
De Ryons.
De mettre une allonge.
Mademoiselle Hackendorf.
Justement.
De Ryons.
Eh bien, vous direz à M De Chantrin que vous voulez d'abord savoir s'il vous aime ; et, pour cela, vous exigerez qu'il coupe sa barbe.
Mademoiselle Hackendorf.
Ah ! Et s'il la coupe ?
De Ryons.
C'est tout ce que je veux.
Mademoiselle Hackendorf.
Et qu'est-ce que je lui dirai, quand il viendra, désireux de me plaire, sa barbe dans la main, réclamer son salaire ?
De Ryons.
Vous lui direz que vous avez réfléchi et que vous voulez attendre que sa barbe soit repoussée pour comparer.
Mademoiselle Hackendorf.
Tout cela sera fait.

p164

De Ryons.
Et vous ne me demandez pas pourquoi je vous dis de le faire ?
Mademoiselle Hackendorf.
Vous me dites évidemment de le faire parce qu'il y a une raison pour que cela soit fait.
De Ryons.
Un bon point. Je commence à croire qu'on fera quelque chose de vous.
Mademoiselle Hackendorf.
Et moi aussi. *Jane entre.*

ACTE IV SCENE VI

les mêmes, Jane.
Jane, à *Mademoiselle Hackendorf*.
vous avez l'air heureux, chère belle.
Mademoiselle Hackendorf.
Je suis très-heureuse, en effet ; mais vous, madame, vous paraissez toute triste.
Jane.
Un petit ennui.

Mademoiselle Hackendorf.
Contez-le à M De Ryons. Il a des remèdes pour tout,
et c' est le meilleur des amis. *elle sort.*

ACTE IV SCENE VII

Jane, De Ryons.
De Ryons.
Qu' y a-t-il ?

p165

Jane.
N' avez-vous parlé de moi à personne ? à Madame
Leverdet, par exemple ?
De Ryons.
Nous venons de parler de vous, mais je n' ai dit que
ce que je devais dire.
Jane.
Et de M De Montègre, il n' a pas été question entre
elle et vous ?
De Ryons.
Jamais.
Jane.
Alors, ce qu' elle sait de lui et de moi...
De Ryons.
Elle le tient de lui, qui n' a pas de secrets pour
elle. Il la croit une bonne femme. Telle que vous
la voyez, elle lui fait la cour depuis six ans sans
qu' il s' en aperçoive. Il ne voit pas le fauteuil
de Des Targettes qu' on lui pousse dans les
jambes. Elle est jalouse de vous, et les femmes de
quarante ans, quand c' est jaloux, c' est féroce !
Jane.
Je viens d' avoir avec elle la scène la plus ridicule
et la plus inattendue. Elle m' a interrogée, accusée
même, sur un ton qui ne me convenait pas, et elle
a fini par me dire que sa maison ne pouvait recevoir
que des femmes irréprochables.
De Ryons.
Comment va-t-elle faire pour rentrer chez elle ?
Joseph, *annonçant.*
M De Montègre !
De Ryons, *à part.*
eh bien, ça aura été plus vite que je ne croyais.

ACTE IV SCENE VIII

Les mêmes, De Montègre.

De Montègre *salue, en se contenant à peine.*

je sors de chez vous, mon cher monsieur De Ryons ;
je voulais vous entretenir un moment.

De Ryons.

Je vais vous attendre où vous voudrez.

De Montègre.

Mais cette explication peut avoir lieu ici. Madame
n' est pas de trop, car il sera question d' elle.

Jane.

De moi ?

De Montègre.

Oui, madame ; et, puisque vous avez initié M De
Ryons à vos secrets, autant que nous nous
expliquions franchement les uns devant les autres.

Jane.

Soit.

De Montègre.

Permettez que je m' adresse d' abord à M De Ryons.
Entre hommes, les explications sont plus courtes.

Jane.

Qu' est-ce que c' est que ce langage ?

De Montègre.

Monsieur De Ryons, voulez-vous me donner votre
parole d' honneur qu' avant de rencontrer Madame De
Simeroze chez Madame Leverdet, vous ne la
connaissiez ni de nom ni de vue ?

Jane.

Je prie M De Ryons de ne pas répondre.

De Montègre.

Parce que ?

Jane.

Parce que je trouve la demande insultante pour moi.

De Montègre.

Aussi, madame, n' est-ce pas à vous que je fais
celle-ci.

Jane.

Mais M De Ryons est chez moi ; il s' agit de moi,
et je crois qu' en effet le moment est venu d' une
explication définitive, mais dont moi seule ai le
droit de poser les termes. Veuillez donc me demander
à moi, devant M De Ryons, qui est mon ami, ce que
vous voulez savoir, et je verrai ce que je dois et
si je dois vous répondre.

De Montègre, *à demi-voix.*

vous rappelez-vous ce que vous me disiez tantôt, à

cette même place ?

Jane.

Vous pouvez parler à haute voix. Je vous disais comment je comprenais l' amour, et que j' adorerais l' homme qui le comprendrait de même. Vous m' avez dit que vous seriez cet homme. J' ai voulu vous croire ; vous me trompiez, je ne vous crois plus.

De Montègre.

Pourquoi m' avez-vous trompé, en me disant que vous vouliez être seule, et en sortant dès que je vous ai eu quittée ?

Jane.

Il m' a plu d' être seule, après quoi, il m' a plu de sortir. Je suis absolument maîtresse de mes actions.

De Montègre.

Où êtes-vous allée ?

Jane.

Vous le savez, puisque vous m' avez suivie.

p168

De Montègre.

Vous m' avez donc vu ?

Jane.

Parfaitement.

De Montègre.

Et c' est pour cela sans doute que vous vous êtes fait conduire dans cette maison à deux issues ?

Jane.

Il n' y avait pas d' autre moyen d' échapper à une poursuite indigne de vous et de moi.

De Montègre.

Et de me cacher où vous alliez ?

Jane.

Et de vous cacher où j' allais.

De Montègre.

Je le sais, cependant.

Jane.

Cela m' étonne.

De Montègre.

Ne vous raillez pas de moi ; vous ne savez pas qui je suis.

Jane.

Je commence à le savoir. -et j' allais ? ...

De Montègre.

Où peut aller une femme qui se cache sous un voile impénétrable et qui prend toutes les précautions que vous avez prises, sinon... ?

Jane.

Sinon ? ...

De Montègre.

Sinon... chez un amant ?

p169

Jane a un moment d'émotion en recevant ce mot en face, puis elle s'éloigne de De Montègre en chiffonnant son gant avec colère, et, le jetant sur le tapis, elle dit entre ses dents.

imbécile ! haut. Monsieur De Ryons, voulez-vous sonner, je vous prie ? M De Ryons sonne.

De Montègre.

Que faites-vous ?

Jane, devant le domestique qui est entré, congédiant De Montègre.

vous m'excuserez, Monsieur De Montègre ; il faut que je sorte. à Joseph. dites qu'on attelle.

De Montègre, à De Ryons, pendant que Joseph attend qu'il sorte.

venez-vous avec moi, Monsieur De Ryons ?

Jane.

Restez, Monsieur De Ryons, je vous prie.

De Montègre.

Adieu, madame.

Jane.

Adieu, monsieur. il sort.

ACTE IV SCENE IX

De Ryons, Jane.

De Ryons, près de la cheminée.

voilà le grand moment. Ou je suis un imbécile, moi aussi, ou nous allons voir quelque chose de curieux.

Jane, qui a marché fiévreuse pendant que De Ryons parlait, et sans l'entendre, s'arrête tout à coup, et, le regardant d'un bout à l'autre du théâtre.

alors, c'est ça l'amour sérieux, l'amour pur, l'amour éternel ?

De Ryons, très-calme.

mon dieu, oui.

p170

Jane, de plus en plus agitée.

l'homme qu'on épouse vous trompe, et l'homme...

De Ryons toujours calme.

qu'on aime vous insulte.

Jane, perdant peu à peu la tête.

et l'on ne se vengerait pas !

De Ryons.
Au contraire, c' est dans ces occasions-là qu' on se venge.
Jane, *se montant encore plus.*
comme la dame au voile blanc.
De Ryons, *se rapprochant.*
comme la dame au voile blanc... *à part.* nous brûlons !
Jane.
Si vous la retrouviez, que feriez-vous pour elle ?
De Ryons.
Tout ce qu' elle exigerait.
Jane.
Consentiriez-vous à partir avec elle, à l' emmener au bout du monde, à lui donner toute votre vie en échange de son honneur ?
De Ryons, *se rapprochant peu à peu, et paraissant ému.*
tout, pourvu que je la retrouve.
Jane.
Ramassez-moi mon gant, je vous prie. *De Ryons se baisse et, moitié à genoux, lui tend son gant sans la quitter des yeux, pour ne rien perdre de ce qu' elle va dire. -Jane, le regardant en face.*
thank you, sir.
De Ryons.
C' était donc vous ?

p171

Jane.
Eh bien, oui, c' était moi !
De Ryons, *étendant les mains vers elle, avec passion.*
Jane ! *il lui prend la main. -elle se recule avec un mouvement instinctif de pudeur et d' effroi, mais sans que De Ryons lâche la main. -De Ryons, changeant de ton, et lui parlant comme à un enfant. c' est joli, madame, de mentir comme ça ! L' histoire que je vous ai racontée n' est pas vraie. Je ne suis jamais allé à Strasbourg. en disant cela, De Ryons a quitté la main de Jane ; il est resté sur ses deux genoux, il a croisé ses mains en se laissant aller un peu en arrière.*
Jane, *cachant son visage dans ses deux mains, et se laissant tomber sur une chaise.*
malheureuse !
De Ryons, *se relevant gaiement.*
que vous avais-je prédit ? Que vous me diriez vous-même... ne pleurez pas. Tout cela n' était qu' une ruse pour vous sauver. Voyons, essuyons nos larmes et répondons à notre ami.

Jane, *pleurant*.
oh ! Mon dieu ! Mon dieu !
De Ryons, *doucement*.
voulons-nous répondre ?
Jane.
Interrogez.
De Ryons.
Il faut tout me dire. *Jane fait signe que oui, tout en essuyant ses yeux. -De Ryons paternellement.* accusée, nous allons reprendre les choses de loin. Qui vous a élevée ?
Jane.
Ma mère.
De Ryons.
Elle vous aimait ?

p172

Jane.
Elle m' adorait.
De Ryons.
Vous avez fait un mariage d' amour ?
Jane, *avec un soupir*.
oui.
Pourquoi avez-vous quitté votre mari ?
Jane.
Parce qu' il me trompait.
De Ryons.
Pour qui ?
Jane, *après un effort*.
je ne sais pas le nom de cette personne.
Je vois d' ici ce que c' était. Après combien de temps de mariage vous trompait-il ?
Jane.
Après un mois.
De Ryons.
C' est tôt ! Quelle excuse avait-il ?
Jane, *avec fierté, se redressant*.
aucune.
De Ryons.
On croit toujours avoir une excuse dans toutes les erreurs de la vie. Quelle était la sienne ?
Jane, *d' un ton de reproche*.
c' est donc bien amusant de lire jusqu' au fond dans le coeur d' une femme ?
De Ryons.
Ce n' est pas de la curiosité, c' est de l' intérêt. Il y a un

p173

secret dans votre vie, je le sens ; je veux le connaître pour vous sauver, si c' est encore possible.

Jane.

Eh bien, soit ! Avez-vous une soeur ?

De Ryons.

Non.

Jane.

Alors, vous ne me comprendrez pas ; car vous ne pouvez pas savoir ce que c' est qu' une jeune fille élevée comme je l' étais. Elle entend parler du mariage sans se faire la moindre idée de sa signification véritable. Elle ne voit que l' union de deux personnes qui, s' aimant bien, veulent passer leur vie ensemble comme font son père et sa mère, qui se disent vous, et ne s' embrassent même pas devant elle. Elle associe à cette union la campagne, les voyages, le plaisir d' être élégante, l' orgueil d' être appelée madame. Un jour, elle rencontre un homme jeune qui s' occupe d' elle plus que des autres jeunes filles, qui lui révèle ainsi qu' elle est une femme, en âge d' être aimée. C' est le premier dont elle n' a pas envie de rire. Son coeur bat. Cet homme la demande à sa mère ; il est agréé ; il peut faire sa cour. La nature, la poésie, la musique, les fleurs deviennent leurs intermédiaires. De temps en temps, un sourire, un serrement de main ; le soir, une rêverie douce ; la nuit, un songe chaste, l' idéal, toujours l' idéal. Enfin, après une cérémonie religieuse, où les anges eux-mêmes semblent lui faire fête, l' enfant pieuse, romanesque, ignorante, se trouve livrée à cet homme qui sait ce que c' est que l' amour, lui ! Que vont devenir les pudeurs, les rêves, les chastetés de la jeune fille, en retombant du ciel sur la terre ? Beaucoup de femmes ferment les yeux et se réfugient dans la maternité. Celles-là sont les fortes âmes, trempées aux sources de la nature, et qui ne discutent pas l' oeuvre de Dieu ; mais il en est qui s' épouvantent, se révoltent, et tous les sentiments dont on les a fortifiées jusqu' alors viennent se grouper autour d' elles et demandent un sursis à

p174

la réalité. Le mari, orgueilleux et impatient, en sa qualité d' homme, va porter à la première créature venue cet amour que l' épouse avait jugé indigne d' elle, et dont elle devient jalouse cependant, parce qu' elle n' est qu' une femme. Alors, elle retourne à sa mère. Sa vie est brisée, et le monde la regarde avec étonnement, la suit sans doute, la

calomnie peu à peu et la repousse enfin, car nulle n' a le droit de ne pas être semblable aux autres.
De Ryons, *qui a écouté avec étonnement, puis avec émotion.*

mais, alors... ? *à part.* ah ! Bonté divine, moi qui croyais avoir tout prévu avec les femmes, je n' avais pas prévu celle-là. Je puis me marier maintenant. *haut.* et... depuis votre séparation ? ...

Jane.

J' ai voyagé, j' ai étudié, j' ai prié, j' ai souffert, puis je me suis découragée ; j' ai voulu mourir, puis j' ai voulu aimer.

De Ryons.

Et vous avez cru que M De Montègre vous comprendrait ?

Jane.

Oui.

De Ryons.

Et le visiteur de ce matin ?

Jane.

C' était M De Simerose. Il est venu m' annoncer son départ et me demander un service.

De Ryons.

C' est pour lui rendre ce service que vous êtes sortie ?

Jane.

Oui, et, comme il m' avait fait promettre que nul ne connaîtrait la démarche qu' il me priait de faire, me voyant suivie et surveillée par M De Montègre, je me suis fait conduire chez une de mes amies dont la maison a deux portes, et j' ai rempli ma mission.

p175

De Ryons.

En revenant, vous avez trouvé Madame Leverdet, qui a fait la vertueuse avec vous, M De Montègre, qui vous a insultée, et moi, que mes pressentiments ramenaient ici. Vous avez douté du bien, vous avez perdu la tête, et vous vous êtes jetée dans mes bras, sans m' aimer, avec un vilain mensonge, pour en finir.

Jane.

Oui, comme vous devez me mépriser !

De Ryons.

Vous mépriser ! Mais c' est du respect, c' est de la vénération que j' ai pour vous ; c' est à genoux que je vous demande pardon des moyens que j' ai employés pour vous connaître, et qui vous sauvent, car sans moi vous étiez perdue à tout jamais. Mais, malheureuse enfant, vous aimez votre mari, vous n' avez jamais aimé que lui, et vous n' avez pas l' air

de vous en douter.

Jane.

Je crois que vous avez raison. J' en ai eu comme un soupçon tantôt. Est-il trop tard ? Sauvez-moi !

De Ryons.

Certainement, je vais vous sauver, mais ça ne va pas aller tout seul.

Jane.

C' est pourtant bien facile.

De Ryons.

Voyons, qu' est-ce qu' il faut faire ?

Jane.

Il faut seulement empêcher M De Simerose de partir demain. Je n' ai plus d' orgueil, je vais aller le trouver.

De Ryons.

Et l' autre ?

p176

Jane.

Quel autre ?

De Ryons.

Toute la femme est là ! Elle ne se le rappelle déjà plus ! M De Montègre, l' homme de la montagne, l' homme à l' amour pur, qu' est-ce que nous allons en faire ?

Jane.

Je ne l' aime pas ; je ne l' ai jamais aimé. Je ne savais pas ce que je faisais. Que m' importe M De Montègre ?

De Ryons.

Excellent ! Mais lui, il vous aime à sa manière, qui n' est pas gaie. Pour vous le prouver hier, il se serait tué ; pour vous le prouver demain, il vous tuera votre mari, s' il le sait aimé de vous.

Jane.

Ah ! Mon dieu !

De Ryons.

Ah ! Vous croyez que ça se passe comme ça avec les hommes ; qu' on leur dit le matin qu' on les aime, le soir qu' on ne les aime plus, et qu' ils s' en vont, eux, sans rien dire ? C' est bon avec moi, ces choses-là, mais pas avec les Montègre. Heureusement, je suis plus fort que lui, ce qui n' est pas difficile, et j' utiliserai tout, même sa colère. Combien de lettres lui avez-vous écrites ?

Jane.

Une seule ! Celle que vous lui avez remise.

De Ryons.

Et qui contient ?

Jane.

Ces seuls mots : " venez demain ; je ne demande qu' à vous croire. "
De Ryons.
Admirable ! Elle est signée ?
Jane.
Signée *Jane*.

p177

De Ryons.
Cette seule lettre suffit pour vous perdre. Si jamais j' ai une fille, elle parlera toutes les langues, mais elle n' en écrira aucune. Il faut que cette lettre vous soit rendue. Il ne doit pas rester la moindre trace de votre imprudence. Vous m' autorisez à la redemander ?
Jane.
Je vous autorise ; mais je commence à comprendre, il ne la rendra pas.
De Ryons.
Laissez-moi faire ! J' en ai vu bien d' autres. Vous dînez ce soir chez Madame Leverdet ?
Jane.
Je comptais ne pas y aller, après la scène ridicule qu' elle m' a faite.
De Ryons.
Allez-y plus que jamais ; et ne vous étonnez de rien de ce que vous dira M De Montègre ; vous entendez : de rien. Il faudra peut-être mentir. Ce sera votre punition. Acceptez de lui tous les soupçons, toutes les accusations. Contentez-vous de faire aller la tête comme ça. *il fait un mouvement de tête de haut en bas*. ça veut dire oui. D' ailleurs, je serai là.
Jane.
Voilà que je recommence à ne plus comprendre, mais je me fie aveuglément à vous.
De Ryons.
Et vous avez raison. Voulez-vous me donner la main ?
il lui baise la main avec le plus grand respect.
on vous sauvera, mademoiselle ! *elle cache ses yeux dans sa main, en rougissant de ce dernier mot et en souriant*. -il sort.

ACTE V SCENE I

p178

chez Leverdet.

Leverdet, Madame Leverdet, *puis* Balbine.

Leverdet, *entrant.*

voilà qui est fait ! Je lis mon rapport demain à

l'académie. *à Madame Leverdet qui entre.*

l'enfant est-elle revenue ?

Madame Leverdet.

Oui, j' ai été la reprendre.

Leverdet.

Elle va tout à fait bien ?

Madame Leverdet.

L' esprit est malade. Lisez. *elle lui tend une lettre.*

Leverdet.

De qui est cette lettre ?

Madame Leverdet.

De votre fille.

Leverdet.

à qui écrit-elle ?

Madame Leverdet.

à nous.

p179

Leverdet.

Elle ne sait donc plus parler ? Est-ce que notre fille serait muette comme dans *le médecin malgré lui* ?

Madame Leverdet.

Lisez.

Leverdet, *lisant.*

" mes chers parents, pardonnez à votre fille le chagrin qu' elle va vous causé... " causer sans r, je la reconnais bien là. " mais elle ne peut vous cacher plus longtemps la résolution qu' elle a prise... je suis lasse du monde et de ses vains plaisirs : j' en ai fait encore hier la douloureuse expérience. " avec un a. si elle est jamais en état de passer ses examens, Mademoiselle Balbine, cela m' étonnera fort. " je veux consacrer ma vie à la retraite et au soulagement de mes semblables et des autres. Je vous prierai donc de me permettre d' entrer dans un couvent. C' est soeur de charité que je veux être. Je vous serai reconnaissante de m' y faire conduire le plus tôt possible, afin que je puisse prier Dieu pour vous, mes bons parents, et qu' il vous réunisse au paradis avec votre fille respectueuse. Balbine. " eh bien, qu' est-ce que vous lui avez dit ? Madame Leverdet. Je lui ai dit qu' elle était folle. Leverdet. Pourquoi cela ?

Madame Leverdet.
Alors, vous consentez à ce qu' elle veut ?
Leverdet.
Parfaitement.
Madame Leverdet.
Mais, moi, je m' y oppose.
De quel droit, chère amie ?

p180

Madame Leverdet.
Du droit que je suis sa mère.
Leverdet.
Et moi, suis-je son père, dites-le ?
Madame Leverdet.
Oui.
Je voulais vous le faire dire. Eh bien, le bonheur qu' on donne à ses enfants est la seule excuse que l' on ait de les avoir mis au monde, puisqu' ils n' ont pas demandé à y venir. Le bonheur de Balbine consiste à entrer dans un couvent, faisons son bonheur et surtout faisons-le vite, parce que je ne suis plus jeune et que j' ai beaucoup à travailler. Le jour où elle changera d' avis, nous la ramènerons à la maison paternelle ; si elle n' en change pas, elle sera religieuse. Il y a des religieuses ; donc, il y a des femmes qui ont voulu l' être. C' est peut-être encore la meilleure idée qu' elles ont pu avoir dans un temps comme le nôtre. Attendez jusqu' à demain, puisque vous avez du monde à dîner aujourd' hui, et, d' ailleurs, il faut qu' elle dise adieu à son parrain.
Madame Leverdet.
M Des Targettes ne viendra sans doute pas.
Leverdet.
Oui, au fait, il s' est plaint à moi que l' on mange mal ici ; il a raison. Pourquoi vous obstinez-vous à garder cette cuisinière, puisqu' il nous prie de la changer et d' en prendre une qu' il connaît ? Il m' a parlé de ça hier. Quand on a des amis de vingt ans, on peut bien faire quelque chose pour eux.
Madame Leverdet.
Je ne puis pourtant pas bouleverser ma maison pour M Des Targettes ; du reste, qu' il garde pour lui sa cuisinière, puisqu' il va se marier ; il en aura besoin.

p181

Leverdet.

C' est encore vous qui lui avez mis en tête l' idée du mariage ! Quelle manie vous avez de marier les gens ! Il fallait le marier quand il était jeune ; aujourd' hui, c' est trop tard. J' ai un ami, un excellent ami qui me fait mon bésigue le soir, et vous voulez me le marier ! Il lui faut une famille. Eh bien, soyons sa famille. Qu' il vienne demeurer avec nous. Qu' il prenne ses repas ici, et, au moins, s' il est malade, nous serons là pour le soigner. Nous lui devons bien ça, moi surtout. Je le verrai aujourd' hui, nous disposerons tout ensemble. Avez-vous bien remercié la comtesse ?

Madame Leverdet.

Oui.

Leverdet.

Elle a été excellente pour Balbine. C' est une charmante petite femme ; je l' adore.

Madame Leverdet.

Je n' ai pas de bonheur avec vous aujourd' hui.

Leverdet.

Vous n' êtes pas de mon avis sur la comtesse ?

Madame Leverdet.

Il s' en faut !

Leverdet.

Qu' est-ce qu' elle vous a fait ?

Madame Leverdet.

Sachez seulement que la comtesse n' a pas la conduite qu' elle doit avoir. Mon avis est qu' elle eût dû se rapprocher de son mari.

Leverdet.

Vous faites les mariages neufs et vous raccommodez les anciens. Qu' est-ce que tout ça vous fait ?

Aime-t-elle quelqu' un, cela ne nous regarde pas. Vous êtes une honnête femme, n' est-ce pas ? Vous n' avez rien à vous reprocher,

p182

raison de plus pour être indulgente aux autres. Pour moi, j' aime la jeunesse, et je trouve que le vent de l' amour lui donne bon visage, de quelque côté qu' il souffle.

Madame Leverdet.

On sait que vous avez des prétentions à la philosophie.

Leverdet.

Je m' y exerce depuis longtemps et je pardonne facilement les erreurs humaines dont je puis souffrir, à plus forte raison celles dont je ne souffre pas. Quand il y a déjà soixante ans qu' on vit parmi les hommes et quarante ans qu' on les étudie, quand on se voit approcher tous les jours d' un dénouement

inévitables, on devient moins sévère. L'expérience et la philosophie qui n'aboutissent pas à l'indulgence et à la charité sont deux acquisitions qui ne valent pas ce qu'elles coûtent.

Le Domestique, *entrant*.

mademoiselle demande si elle peut entrer.

Leverdet.

Certainement ! -entre, ma fille, entre. *Balbine entre avec une démarche lente et recueillie.*

ACTE V SCENE II

les mêmes, Balbine.

Leverdet.

Ta mère m'a communiqué ta lettre, pleine de fautes d'orthographe. Nous accédons à tes désirs.

Balbine.

Oh ! Papa, oh ! Maman, oh ! Mes chers parents !

Leverdet.

Tu es bien décidée ?

p183

Balbine.

Oui, papa.

Leverdet.

Tu n'auras pas de regrets ?

Balbine.

Non, papa.

Leverdet.

Tu ne préférerais pas faire un voyage ?

Balbine.

Mais non, papa.

Leverdet.

Où aller deux ou trois fois au spectacle ?

Balbine, *choquée*.

oh ! Papa ! *avec exaltation*. non ! Je le sens, Dieu m'appelle.

Leverdet.

Eh bien, il ne faut pas le faire attendre. Prépare toutes tes petites affaires ce soir, et, demain matin, ta mère te conduira au couvent.

Balbine.

Merci, papa.

Leverdet.

C'est bien soeur de charité que tu veux être ?

Balbine.

Oui, papa, celles qui ont de grands bonnets.

Leverdet.

C'est convenu. Tu dîneras à table aujourd'hui pour

la dernière fois ; va te recueillir.
Le Domestique.
M De Ryons.
Leverdet, à *Balbine*.
tu prieras pour lui. à *De Ryons*. elle entre
au couvent demain, elle va être religieuse.

p184

De Ryons.
C' est une bonne idée, mademoiselle. Je me recommande
à vos prières, puisque monsieur votre père le permet.
à *Madame Leverdet*. excusez-moi, chère madame,
d' arriver de si bonne heure pour dîner chez vous,
mais j' ai absolument besoin de causer avec
M Leverdet.
Madame Leverdet.
Nous vous laissons. *elle sort avec Balbine*.

ACTE V SCENE III

Leverdet, De Ryons.
Leverdet.
De quoi s' agit-il ?
De Ryons.
De Madame De Simerose.
Leverdet.
à qui vous avez fait votre cour hier au soir,
mauvais sujet !
De Ryons.
Il est bien question de ma cour, et elle s' en soucie
bien !
Leverdet.
C' est une honnête femme, n' est-ce pas ?
De Ryons.
C' est pis que ça ! Ce qui ne l' empêche pas de courir
un danger. Je suis sûr qu' elle peut compter sur vous.
Leverdet.
Allez, allez...
De Ryons.
Madame Leverdet est aussi une femme excellente,
mais elle a déjà pris parti dans la question et nous
manquerions

p185

de temps pour la convaincre. En deux mots, Madame De
Simerose, qui ne s' en doutait pas il y a deux

heures, aime son mari et ne demande qu' à rentrer sous le toit conjugal ; elle est digne de toute l' estime et de tout l' amour du comte.

Leverdet.

Mais...

De Ryons.

Justement, il y a un mais ; il y a toujours un mais avec les femmes. Mais..., mais elle s' ennuyait, elle a cru qu' elle aimait un autre homme.

Leverdet.

Et... ?

De Ryons.

Et... elle a écrit une lettre compromettante à cet autre homme.

Leverdet.

Ce n' est pas là une grande affaire...

De Ryons.

Aussi n' est-ce pas l' affaire qui m' inquiète, c' est l' homme.

Leverdet.

Qu' est-ce qu' il a donc de particulier, ce gaillard-là ?

De Ryons.

C' est un monsieur organisé de telle façon, que, quand la passion le domine, et elle le domine toujours, il n' y a pas moyen de lui faire entendre raison. Il est perpétuellement amoureux, tantôt de l' une, tantôt de l' autre, mais toujours au même degré.

Leverdet.

Comme l' alcool, qui ne gèle jamais.

De Ryons.

Voilà. Il n' avait ni la jeunesse, ni la beauté, ni l' esprit, ni l' élégance de M De Simerose ; mais...

p186

Leverdet.

Mais... il n' était pas le mari.

De Ryons.

Puissamment raisonné. Il appartient, en outre, à cette race d' hommes qui ont la faculté d' arpenter les routes, de passer des nuits sous des fenêtres, de vivre sans manger, d' être toujours prêts à se tuer et à tuer les autres.

Leverdet.

Tempérament bilieux, le foie trop gros. Vichy leur est très-bon, à ces gens-là.

De Ryons.

C' est sur un de ces hommes que Madame De Simerose est tombée.

Leverdet.

M De Montègre !

De Ryons.

Vous le saviez ?

Leverdet.

Madame Leverdet m' en a touché deux mots ; mais vous, comment savez-vous toute cette histoire ?

De Ryons.

Madame De Simerose vient de me la raconter.

Leverdet ?

à vous ?

De Ryons.

à moi ! Il est vrai qu' elle ne pouvait pas faire autrement. Nous parlions hier des conséquences, des erreurs, de l' illogisme des femmes. Jamais, au grand jamais, je n' en ai eu une preuve aussi flagrante. Se marier par amour, se refuser à son époux par pudeur, se séparer de lui par jalousie, donner, de guerre lasse, son âme à un monsieur qu' elle connaît à peine, s' offrir par dépit, deux heures après, à un individu qu' elle ne connaît pas, se compromettre avec deux hommes

p187

tout en adorant et n' ayant jamais adoré que son mari, avoir les chastetés d' une sainte, les allures d' une coquette, les audaces d' une courtisane, et revenir à son époux, calomniée, innocente, amoureuse et vierge, voilà des tours de force qu' une femme seule est capable d' accomplir. Cherchez un atome de logique là-dedans, bien fin si vous le trouvez. Cela est cependant, et il y a des milliers de femmes qui font les mêmes bêtises à l' heure où je parle, toujours au nom de l' amour et de l' idéal. J' ai vu des choses bien curieuses dans mes voyages à travers les folies féminines, mais je n' ai encore rien vu de pareil à ça. Je veux rester sur cette dernière aventure, je ne trouverai rien de mieux. En attendant, il faut tirer cette femme du mauvais pas où elle est. Il serait trop malheureux que tout fût perdu maintenant pour un mauvais morceau de papier dont cet Othello du Jura est capable, dans un accès de fureur, de faire le plus mauvais usage. Qui dit amour dit vengeance. Ceci est un problème qui vous regarde, mon maître, puisque vous êtes un savant. étant donné : un mari qui aime sa femme, une femme qui aime son mari, séparés l' un de l' autre, un amant éconduit, furieux, qui cherche le moyen de se venger et qui a des armes dans les mains, comment réunir le mari et la femme à la satisfaction de l' amant, qui se désarmera tout seul et qui ne pourra plus jamais rien dire ? Le tout en deux heures.

Leverdet.

C' est une règle de trois.
De Ryons.
Composée. Eh bien, nous allons la faire à nous deux.
Il me faut d' abord M De Simerose.
Leverdet.
Il va venir ici chercher des notes pour son voyage.
De Ryons.
Une heure de gagnée ! Il ne faut pas qu' il se
rencontre avant De Montègre.

p188

Leverdet.
Naturellement.
De Ryons.
Vous me garderez donc celui-ci dans votre cabinet
jusqu' à ce qu' on vienne lui apporter une lettre de
la part de sa femme.
Leverdet.
Bien.
De Ryons.
Quand la comtesse arrivera, qu' elle ignore la
présence de son mari dans la maison, et qu' on la
fasse entrer ici quand même.
Leverdet.
J' ai envie d' écrire tout ça.
De Ryons.
Quand même M De Montègre serait avec moi, car,
dès qu' il paraîtra, je le veux dans cette chambre
pour moi tout seul.
Leverdet.
Carter et son lion !
De Ryons.
Voilà ! Et, pour vous récompenser de toutes vos
peines, je vous dirai pourquoi votre fille veut
entrer au couvent.
Leverdet.
Pourquoi ?
De Ryons.
Parce qu' elle est amoureuse.
Leverdet, *très-tranquillement*.
de qui ?
De Ryons.
De qui voulez-vous que ce soit, à son âge, si ce
n' est d' un imbécile ?
Leverdet.
Chantryn ?

p189

De Ryons.
Vous y êtes.
Leverdet.
Ah ! La petite dinde !
De Ryons.
Dans une heure, elle sera guérie. J' ai préparé une
petite combinaison en passant, tout en arrangeant
mon mariage.
Leverdet.
Vous vous mariez ?
De Ryons.
Oui, je me retire des affaires des autres.
Leverdet.
Et toute votre science ?
De Ryons.
Elle me servira dans mon ménage, on n' en a jamais
trop. Ah ! J' aurai bien travaillé depuis hier.
il s' essuie le front.
Le Domestique.
M De Montègre.
De Ryons, à *Leverdet*.
passez par ici et ne perdez pas de temps.
Leverdet.
Balbine amoureuse de ce gandin, que c' est nature !
il sort.

ACTE V SCENE IV

De Ryons, De Montègre.
De Montègre.
Monsieur De Ryons, est-ce en ami que je dois vous
aborder ?
De Ryons.
En ami de la veille, mais nous avons l' avenir pour
nous.

p190

De Montègre.
Alors, jusqu' à nouvel ordre. De cette amitié, si
récente qu' elle soit, je suis autorisé à vous
demander la preuve que je vous demandais il y a deux
heures chez Madame De Simerose et qu' elle vous
a empêché de me donner.
De Ryons.
Parfaitement, et je puis vous donner ma parole
d' honneur qu' avant d' être présenté à Madame De
Simerose, hier, ici, je ne la connaissais même pas
de nom.

De Montègre.
Mais, maintenant, vous avez fait plus ample
connaissance, puisqu' elle vous appelle son ami. Vous
avez reçu ses confidences.
De Ryons.
J' ai eu cet honneur, et elle m' a même chargé d' une
mission auprès de vous.
De Montègre.
Qui est ?
De Ryons.
Qui est de vous redemander la lettre que je vous ai
remise de sa part.
De Montègre.
Ainsi elle ne m' aime pas ?
De Ryons.
Il paraît.
De Montègre.
Cela n' aura pas été long.
De Ryons.
Shakespeare a dit : " court comme l' amour d' une
femme ! " entre nous, nous sommes des hommes, nous
savons bien ce que c' est, je crois qu' elle ne vous
a jamais aimé.
De Montègre.
Qu' est-ce que c' était donc ?

p191

De Ryons.
Du dépit. Une femme qui ne donne que son âme, il faut
s' en défier, elle a ses raisons.
De Montègre.
Et elle en aime un autre ?
De Ryons.
Tout bonnement.
De Montègre.
Et celui-là, elle l' aimait sans doute bien avant de
me connaître.
De Ryons.
Bien avant.
De Montègre.
C' est à cause de lui qu' elle a quitté la France ?
De Ryons.
Comment le savez-vous ? Elle ne vous l' a pas dit.
De Montègre.
Elle s' en est bien gardée. Et alors, moi ?
De Ryons.
Vous êtes ce qu' on appelle, en thérapeutique, un
dérivatif. Nous avons tous servi à ça.
De Montègre.
Et vous connaissez cet homme ?
De Ryons.

De vue.
De Montègre.
Et de nom ?
De Ryons.
Et de nom.
De Montègre.
Vous êtes son ami, sans doute ?

p192

De Ryons.
Son ami... du lendemain.
De Montègre.
Vous ne pouvez pas le nommer ?
De Ryons.
Cela m' est interdit.
De Montègre.
Par... ?
De Ryons.
Par les convenances d' abord, par la prudence ensuite.
De Montègre.
Soit, je le connaîtrai.
De Ryons.
Cela ne vous sera pas facile.
De Montègre.
Je m' attacherai aux pas de la comtesse, je la suivrai
comme son ombre.
De Ryons.
Elle en sera quitte pour ne pas aller chez lui.
De Montègre.
Il viendra chez elle, je le devinerai.
De Ryons.
Il ne viendra pas davantage.
De Montègre.
Ils ne se verront pas ; alors, cela me suffit.
De Ryons.
Ils s' écriront. Il y a des gens qui se contentent de
lettres.
De Montègre.
Comme moi.
De Ryons.
Et un jour...

p193

De Montègre.
Un jour ? ...
De Ryons.
La mère de la comtesse trouvera moyen de les réunir.

De Montègre.

Sa mère prêterait les mains ? ...

De Ryons.

Elle aime sa fille, et, quand il lui sera démontré que le bonheur de sa fille est dans cette réunion, elle y aidera. En somme, vous n'avez pas de droits sur la comtesse, et lui, c'est autre chose.

De Montègre.

Vous êtes sûr qu'il en a ?

De Ryons.

Tout ce qu'il y a de plus sûr ! Voyons, faites tout ce qu'il y a à faire, laissez ces gens-là tranquilles, et rendez-moi cette lettre, puisque la comtesse la redemande.

De Montègre.

Je la garde.

De Ryons, *avec intention*.

à quoi peut-elle vous servir ?

De Montègre.

à me prouver qu'elle a menti.

De Ryons.

Belle avance ! Mais vous me promettez au moins de ne pas faire un mauvais usage de cette lettre ?

De Montègre.

Pour qui me prenez-vous ? D'ailleurs, ce qu'elle contient n'a de signification que pour moi.

De Ryons.

Eh ! Eh ! Je ne suis pas de votre avis : " venez demain je

p194

ne demande qu'à vous croire, " avec la signature.

Je connais quelqu'un qui donnerait une jolie somme pour recevoir cette lettre-là.

De Montègre.

Qui donc ?

De Ryons.

Le mari ! Le mari qui est venu faire une dernière tentative de rapprochement aujourd'hui, le mari qui adore sa femme et qui part ce soir pour l'Amérique. Si le mari, avant de monter en wagon, recevait cette seule ligne, que vous trouvez insignifiante, il reviendrait chez sa femme, il ne la quitterait plus, et il faudrait bien que l'*autre* cédât la place.

Ah ! L'*autre* serait dans de mauvaises affaires.

Ce serait une assez bonne pièce à lui jouer, à l'*autre*. c'est là que la comtesse serait bien gardée par ce mari qui l'adore et qu'elle déteste.

Mais le mari ne recevra pas cette lettre.

De Montègre, *qui a écouté attentivement et à qui la pensée de la vengeance est venue à mesure*

que De Ryons parlait, riant d' un sourire nerveux.
ah ! Ah ! Quand part le mari ?
De Ryons.
Ce soir.
De Montègre.
Vous en êtes sûr ?
De Ryons.
M Leverdet me l' a dit tout à l' heure, en ajoutant même que M De Simerose allait venir lui dire adieu.
De Montègre.
M De Simerose va venir ici ?
De Ryons.
Il doit être là.
De Montègre.
Ah ! Ah !

p195

De Ryons.
Que vous arrive-t-il ?
De Montègre.
La comtesse désire ravoir sa lettre ?
De Ryons.
Oui.
De Montègre.
Eh bien, elle lui sera rendue ; vous pouvez le lui dire.
De Ryons.
Par qui ?
De Montègre.
Elle le verra. Et, quant à l' *autre*, il ne sera plus à craindre. Ah ! Ah !
De Ryons, *à part*.
allons donc ! Je voulais te le faire dire. *haut*.
où allez-vous ?
De Montègre.
Je reviens.
Le Domestique.
Madame la comtesse De Simerose.
De Montègre.
Elle !
De Ryons, *à De Montègre*.
n' oubliez pas que c' est une femme.

ACTE V SCENE V

Les mêmes, Jane.
De Montègre, *à Jane*.
vous savez tout ce que M De Ryons vient de me dire,

madame ?

p196

Jane, *sur un signe que lui fait De Ryons.*

oui.

De Montègre.

Vous n' en rétractez rien ?

Jane, *même jeu.*

non.

De Montègre.

Vous aimez un autre homme que moi ?

Jane, *même jeu.*

oui.

De Montègre.

Eh bien, je veux que vous soyez une honnête femme, moi. Ce sera ma vengeance. Ne vous en prenez qu' à vous de ce qui va arriver.

De Ryons, *avec une terreur jouée, destinée à exciter encore plus De Montègre.*

qu' allez-vous faire ?

De Montègre.

Vous le verrez. *il sort.*

ACTE V SCENE VI

Jane, De Ryons.

Jane.

Où va-t-il ?

De Ryons, *se frottant les mains.*

tra déri déra ! J' ai envie de danser, moi. Il va vous faire du mal, puisqu' il vous aime. Vous allez voir ce qu' il y a au fond de toutes ces grandes passions qui poursuivent une femme mariée. En attendant, il va nous tirer tous d' affaire.

Jane.

Comment ?

p197

De Ryons.

En brûlant ses vaisseaux.

Jane.

On ouvre cette porte. *se rapprochant de De Ryons.*

je tremble.

De Ryons.

Ne craignez rien. Je suis là.

ACTE V SCENE VII

Les mêmes, Des Targettes, Balbine, *puis*
Leverdet, De Chanttrin, Madame Leverdet, De
Simerose *et* De Montègre.
Des Targettes, *entrant avec Balbine, à Jane.*
vous paraissent souffrante, comtesse ?
Jane.
Non, je vais bien, je vous remercie.
Des Targettes, *à De Ryons.*
mon cher, je crois qu' à partir de demain, vous dînerez
mieux ici. J' ai parlé à Leverdet, il y aura une
nouvelle cuisinière que je connais. Je ne vous dis
que ça.
De Ryons, *à part.*
cette pauvre Madame Leverdet, elle ne s' en
débarrassera pas. *Leverdet entre. à Leverdet.*
eh bien, quoi de nouveau ?
Leverdet.
On vient d' apporter une lettre à M De Simerose.
De Ryons.
Qui l' a apportée ?
Leverdet.
Mon jardinier.

p198

De Ryons.
De la part de la comtesse ?
Leverdet.
Oui.
Jane.
De ma part ?
De Ryons.
Vous ne vous doutiez pas que vous veniez d' écrire ?
-qu' a dit le comte ?
Leverdet.
Il a paru fort surpris. Il a donné tout ce qu' il
avait d' argent sur lui au jardinier, et il a pris
congé de moi à la hâte.
De Ryons.
Bravo ! Ce De Montègre est charmant. Il ne demande
qu' à aller. On ne saura jamais combien l' homme est
bête, surtout quand il est amoureux.
Leverdet, *voyant De Chanttrin qui entre sans*
barbe ni moustaches.
quel est ce monsieur ?
Jane, *portant la main à son coeur.*
chaque fois que cette porte s' ouvre...
De Ryons.
Décidément, vous n' étiez pas faite pour les

aventures. Profitez de la leçon.
De Chanttrin, à *Leverdet*.
mon cher maître !
Leverdet.
Comment, c' est vous ?
De Chanttrin, à *Jane*.
comtesse !
Leverdet.
Qu' est-ce que c' est que cette figure-là ?

p199

De Chanttrin.
C' est un sacrifice à l' amour. Je sors de chez
Mademoiselle Hackendorf ; je me suis déclaré, je
me suis déclaré à elle-même. Elle m' a demandé si je
l' aimais réellement et quel sacrifice je serais
prêt à lui faire. " tout, lui ai-je dit. -me
sacrifierez-vous votre barbe ? -oui ! -eh bien,
sacrifiez-la-moi d' abord, nous verrons après. " je suis
allé chez mon coiffeur et je lui ai dit de me raser.
Il ne voulait pas. Il pleurait presque, cet homme,
et sa main tremblait tellement, qu' il a failli me
couper le cou. Ensuite, j' ai couru chez Mademoiselle
Hackendorf, vous l' avouerez-vous ? Sans oser me
regarder.
De Ryons.
Et elle vous a accordé sa main ?
De Chanttrin.
Non. Elle m' a dit qu' elle voulait attendre six mois
pour me revoir avec ma barbe, parce qu' elle ne se
rappelait déjà plus comment j' étais et qu' elle
voulait comparer.
De Ryons, à *Jane*.
riez donc un peu !
Jane.
Je n' ai pas envie de rire.
De Ryons.
Le grotesque à côté du sérieux, c' est pourtant là
toute la vie.
Madame Leverdet, *entrant*, à *Jane*.
enfin, vous avez suivi mes conseils, ma chère
comtesse, je vous en félicite. Il n' y avait plus que
cela à faire.
Jane.
Comment ? De *Simerose entre*.
De Ryons.
Votre mari !

p200

Jane, *manquant de s' évanouir.*
mon mari !
De Simerose, *s' approchant de Jane.*
fallait-il absolument attendre à demain ?
Jane, *d' une voix tremblante.*
pourquoi ?
De Simerose, *lui tendant une lettre.*
vous m' avez écrit : " venez demain, je ne demande qu' à
vous croire. "
Jane, *regardant De Ryons.*
ma lettre !
De Simerose.
Pouvais-je résister au désir de vous revoir
vingt-quatre heures plus tôt ? Votre main.
Jane.
La voici !
De Ryons, *à De Montègre, qui est entré un peu
après De Simerose, et qui se tient à l' autre
bout du théâtre.*
vous avez envoyé la lettre au mari ?
De Montègre.
Oui.
De Ryons.
Comme si elle lui était adressée ?
De Montègre.
Oui.
De Ryons.
Oh ! Vous êtes cruel.
Elle ne sera pas à moi, soit ! Mais elle ne sera pas
à l' autre. *il sort.*

p201

De Ryons, *le regardant s' éloigner.*
coup double ! Il se venge et il la sauve. Oh ! Mon
dieu ! Que vous êtes bon d' avoir fait les hommes si
amusants !
Balbine, *à De Ryons, en lui montrant De
Chantrin.*
qu' est-ce que c' est que ce monsieur ?
De Ryons.
C' est M De Chantrin.
Balbine, *presque tristement.*
lui ? *éclatant de rire tout à coup.* ah ! Ah !
Qu' il est drôle ! *elle s' en va dans le jardin, où
son rire se perd.*
Leverdet, *à De Ryons.*
qu' est-ce que c' est ?
De Ryons.
Ne faites pas attention. C' est l' amour de votre fille
qui s' envole.

Madame Leverdet, *à Des Targettes.*
vous en êtes arrivé à vos fins, je renvoie demain
cette cuisinière.
Des Targettes.
Vous êtes un ange.
Jane, *au comte en lui présentant De Ryons.*
M De Ryons.
De Simerose.
Qui m' a introduit hier chez vous.
Jane, *serrant la main de De Ryons.*
et qui vous y a fait rester.
De Simerose.
Comment ?
Jane.
Je vous conterai cela. Nous avons tant de choses à
nous dire.

p202

Le Domestique.
Madame est servie.
Madame Leverdet, *à part, et regardant la*
comtesse, tout en prenant le bras de De Ryons.
c' est égal, il y a eu quelque chose. *à De Ryons,*
tout en se rendant dans la salle à manger.
laissons les nouveaux époux ensemble. Ce tableau ne
vous décide pas à vous marier, mauvais sujet ?
De Ryons.
Peut-être. Cette jeune fille dont vous m' avez parlé
hier, est-elle encore libre ?
Madame Leverdet.
C' est mademoiselle...
De Ryons, *l' interrompant.*
ne me la nommez pas encore. Je veux tâcher de deviner.
Jane, *qui est restée exprès un peu en arrière avec*
son mari.
j' ai été à Ville-D' Avray. Demain, l' enfant sera
près de vous et nous quitterons la France.
De Simerose.
Que vous êtes bonne ! Allons, maintenant que nous
sommes seuls, dites-moi le dernier mot du pardon.
Jane, *s' assurant que personne ne peut la voir et se*
jetant à son cou avec passion.
je t' aime !

p95